

Vol 1, No. 12

L'APÔTRE

Québec, 15 août 1920

L'APÔTRE



Abonnement \$3.00

Publié chaque mois

MAGAZINE CATHOLIQUE

SOMMAIRE - 15 aout 1920

TEXTE

Page		
441—	Les moutons de Panurge	V. G.
442—	Sachons amuser les Enfants	Jacques Herbé (<i>La Maison</i>).
444—	Refuge des pêcheurs	
447—	Pedants et mondains	G. d'Azambuja.
449—	L'Imagier de Notre-Dame	Jules Lemaitre.
452—	Pour moi toutes les religions sont bonnes	Paul d'Ers (<i>La Sem. d'Aberthode</i>).
453—	La grande guerre et ses grandes figures : le gén. Humbert	R. P. Alexis, cap.
457—	Une fête shintoïste au Japon	Fr. Urbain-Marie, O.F.M.
460—	Ephémérides canadiennes : juillet 1920	
466—	La vision à travers les corps opaques	A. Farges, prêtre de St. Sainteté.
468—	La crise sociale telle que décrite par Léon XIII	Mgr Eugène Lapointe
471—	L'hygiène en vacances	Dr Hector Palardy.
473—	Au coin du feu	
474—	Boîte aux lettres	Paule d'Airvault.
475—	La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans	
475—	La marguerite	
476—	A dire : Le fruitage	Blanche Lamontagne
477—	Table des matières	

ILLUSTRATIONS

446—	Le vieux Collège des Jésuites	
457—	Entre deux larrons	
453—	Le général Humbert	
459—	L'impératrice Eugénie	
460—	M. Achille Coté	
460—	L'hon. M. Meighen	
461—	L'honorable M. Alexandre Tarchereau	
461—	L'honorable M. Perron	
462—	M. Louis Emond	
462—	M. Arthur Paquet, député	
462—	M. Pierre Beaulé	
463—	Monseigneur Pascal	
463—	M. l'échevin Mercier	
464—	Destroyeur américain passant sous le pont « Hell Gate » à New-York	
465—	Le supplice de Bob	Dessin et composition de M. Thadée.
470—	Le lac des Sept-Iles	

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté le 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

L'abonnement à “ L'Apôtre ” est de \$3.00 par année strictement payable d'avance.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite deux fois par mois pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APOTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME 1

QUÉBEC, 15 AOÛT 1920

No. 12

Les moutons de Panurge

L faut un singulier courage pour lire Rabelais en son vieux français et il faut une bonne volonté que nous n'avons pas pour goûter la saveur scatologique de son œuvre. Aussi avons-nous toujours laissé aux curieux d'histoire littéraire et de linguistique le soin de l'approfondir.

Mais il y a une page de Rabelais qui vaut une fable de Lafontaine et conserve tout le long des siècles son actualité. Elle est tirée de Pantagruel(1). C'est le bref épisode des moutons de Panurge.

Panurge s'est fait injurier par un compagnon de traversée qui est un marchand de moutons ; Panurge, un fin et malicieux matois, imagine une vengeance sans pareille ; il achète de l'autre, très cher bien entendu, un mouton qu'il amène ensuite près du bastingage et jette aussitôt par-dessus bord sous les yeux du troupeau bêlant du marchand. Cela n'est pas plus tôt fait que tous les moutons, à l'envi sautent à la suite du premier ; tant et si bien que finalement le marchand ayant tenté d'en retenir un, grand et fort, par la toison, est lui-même entraîné à la mer à la grande mais injuste satisfaction de Panurge.

L'histoire des moutons de Panurge est basée sur un fait d'observation quotidienne, et non pas seulement chez les bêtes à toison longue et blanche.

Ce qui est vrai des moutons l'est aussi des singes ; ce qui est vrai des singes l'est souvent des hommes.

(1) *Pantagruel*, liv. IV, ch. VIII, Comment Panurge feist en mer noyer le marchand et les moutons.

Preuve ? — La réponse invariable de tous ceux qui sont lancés dans le tourbillon mondain :

Ne pas danser ? mais tout mon monde danse.

Ne plus boire ? mais qu'est-ce qu'un étudiant qui tire de l'arrière quand tout un groupe lève son verre à de multiples santés ?

Refuser de fumer ? mais imaginez-vous une réunion de dames, un après-midi, un thé de jeunes filles sans ce passe-temps merveilleux, sans ce fashionable couronnement ?

M'abstenir du théâtre suspect ? mais monsieur un tel, dont vous ne contesterez pas la haute honorabilité, ne se fait pas faute d'y conduire sa jeune fille.

Ne pas lire de livres *pour grandes personnes seulement* ? Mais alors comment avoir l'air au courant ; et quel brevet d'infériorité je vais m'attirer !

Ne plus me décoller ? Vous n'y pensez pas ; madame une telle est un pilier des œuvres de charité ; elle communie souvent ; et cependant on la dirait à l'ambition avec sa fille à qui révélera le plus de soi-disant attraits !

Eviter de porter les autres au mal ? Mais, je m'enfermerai alors ; chacun n'est-il pas une occasion de péché pour les autres ?

Non ! Voyez-vous il faut en prendre son parti ; quand tout le monde fait quelque chose, il faut suivre ; autrement on a l'air de vouloir faire la leçon.

Moutons de Panurge !

Moutons de Panurge, ceux qui raisonnent ainsi, et moutons de Panurge ceux qui agissent de la sorte.

La personne la plus imprudente, la plus osée ou la plus inepte s'est jetée à la mer ; les autres la suivent.

Chacun est à même de le constater : dans les salons, dans les cercles, dans les relations mon-

daines, la conduite n'est pas aux plus sérieux ; elle est aux éléments avancés ; ce sont eux qui dictent l'accueil à faire aux modes, aux pièces, aux livres nouveaux, aux danses immorales. Les autres suivent, par entraînement, par faiblesse, par légèreté, voire par dépravation.

Moutons de Panurge !

Et personne ne voit rien d'humiliant à se laisser guider dans le ridicule(1) ou l'indécence par de superficiels blancs-becs, par de pauvres têtes de linottes, souvent aussi par de pharisaïques crapules ; mais on crie aussitôt à l'ingérence cléricale si ceux qui ont mission — mission surnaturelle — d'éclairer, de diriger les âmes, interviennent pour les défendre contre l'esprit du mal.

Moutons de Panurge et qui voudraient entraîner avec eux, dans leur chute, tout ce qui menace de les retenir : modestie chrétienne, droiture de conscience, respect des enseignements de l'Eglise et de l'autorité du prêtre.

Rougit-on encore d'imiter les moutons de Panurge ? Hélas, on ne sait plus rougir ; on rougirait plutôt de rougir.

Jusqu'à présent l'allusion à ces célèbres moutons était regardée comme un des plus puissants réactifs contre le respect humain et contre ce qu'on appelle justement l'esprit moutonnier.

Penser comme tout le monde, parler comme tout le monde, agir comme tout le monde, à tout risque, et s'exempter par ce moyen la peine de contredire l'erreur ou de combattre le mal, l'ennui d'attirer l'attention, le désagrément de perdre une réputation de largeur à laquelle on tient si fort dans le monde élégant : c'est là tout l'esprit moutonnier. C'est un esprit de lâcheté ; les lâches ne sont capables de solidarité que dans la peur ou la fuite. Les lâches sont des lâcheurs. Ils lâchent les chefs, ils lâchent les principes, ils lâchent la vertu, l'honneur et l'amitié. Quand ils sont en bande, ils suivent le premier qui forlign... comme des moutons... comme des moutons de Panurge.

Qui ne voit que les multitudes modernes sont essentiellement moutonnières ; il reste donc aux élites à avoir le courage de leurs convictions et à faire des conquêtes au sein même des multitudes, à faire surgir des oasis dans le désert.

(1) Une femme serait au désespoir si la nature l'avait faite telle que la mode l'arrange.— Mlle de Lespinasse (1732-1776).

Ah ! grossissons les rangs de l'élite, de l'élite intellectuelle, de l'élite artistique et de l'élite morale, pour que diminue enfin le spectacle humiliant du troupeau suiveur se jetant bêtement à la mer à la queue leu leu, pour faire comme les autres.

V. G.

Sachons amuser les enfants

LES parents se plaignent amèrement et s'étonnent parfois quand, au moment de l'adolescence, leurs enfants semblent se détacher d'eux, et désertent fréquemment le foyer familial pour chercher leurs amusements au dehors.

Leurs plaintes, je les comprends, car leurs enfants courent alors de grands dangers, et c'est l'esprit de famille qui commence à se désagréger.

Mais leur étonnement !

Qu'ont donc fait ces parents pour attacher leurs enfants au foyer ?

Ils s'y plaisent, eux, dans ce foyer qu'ils ont créé, le leur, celui où ils sont maîtres, qu'ils ordonnent à leur guise, selon leurs goûts ; et ils ne comprennent pas que leurs enfants ne s'y plaisent pas comme eux.

Ils ignorent presque tout de l'âme de leurs enfants.

Ils ne songent pas que ces âmes d'adolescents ont des aspirations et des besoins autres que les leurs.

Il ne leur est jamais venu à l'idée de les satisfaire, et ils s'étonnent que leurs enfants cherchent ailleurs ce que ne leur donne pas le foyer.

N'est-ce pas leur étonnement seul qui est étonnant ?

Si vous voulez que vos enfants ne délaissent pas trop tôt le foyer, il faut que vous les y attachiez en leur faisant trouver dans la famille ce qu'ils désirent, ce dont leur âme a réellement et impérieusement besoin.

Mais qu'on ne s'y trompe pas.

Ce n'est pas en s'inclinant devant tous les caprices des enfants, en capitulant devant les exigences de leurs mauvais penchants, en "gâtant" les enfants qu'on se les attache solidement.

Ce n'est pas non plus en brisant leur volonté, en les soumettant impitoyablement à des règlements stricts, en les réduisant à une obéissance servile.

D'une part, on en ferait des idoles que les adorations familiales ne satisferaient bientôt plus ; d'autre part, des esclaves n'attendant que le moment propice de briser leurs chaînes et de s'enivrer d'une jeune liberté qu'ils désirent d'autant plus violemment qu'ils en ont été plus rigoureusement privés,

In medio virtus est encore ici de saison.

Les enfants ont besoin de guides et de soutiens, c'est-à-dire d'éducateurs, et les parents se doivent d'être les vrais éducateurs de leurs enfants.

Ils doivent les diriger, les soutenir, les remettre sur la bonne voie s'ils s'en écartent, les encourager, les exiter, les récompenser.

S'ils veulent que leurs enfants aiment longtemps, aiment toujours le foyer familial, c'est à eux qu'il incombe de le rendre toujours aimable.

Il ne faut pas, par exemple, que le foyer soit, dans l'esprit des enfants, le lieu où l'on n'est jamais libre, où l'on ne s'amuse jamais, où l'on travaille toujours.

Non ; le foyer doit être, pour eux, le lieu où l'on remplit son devoir, avec peine parfois, mais souvent joyeusement, le lieu où l'on recueille le prix de son travail, la récompense de ses efforts à bien faire, le lieu où l'on goûte les joies les plus pures, les joies complètes et sans remords.

" Il faut, a dit un grand éducateur, il faut amuser les enfants de peur qu'ils ne s'amuseent."

Ah ! les heureux foyers, où les parents s'ingénient ainsi à amuser les enfants selon leur âge et leurs besoins !

Les fêtes y sont célébrées dans la joie, *in hymnis et canticis*, fêtes religieuses, fêtes patriotiques, fêtes locales, fêtes particulières à la famille : fêtes patronales des parents et des enfants, anniversaires du mariage des parents, de la naissance, de la première Communion des enfants, succès scolaires, etc.

Ces jours-là on échange des vœux et des baisers plus tendres ; on a préparé en secret quelque surprise au héros de la fête, humble cadeau auquel tous ont participé : la table de famille est ornée par le goût des jeunes filles, et l'un des fils sera tantôt le porte-parole de la famille pour toaster celui ou celle que l'on fête.

Les plus jeunes présenteront leur naïf " compliment " appris en classe ou à la maison... en secret. Et les chansons viendront, ces bonnes chansons qui sont

Comme un flot de vin vieux qu'on boirait par
[l'oreille,
ces bonnes chansons que l'on dédaigne trop et qui font circuler la gaieté, la bonne et franche gaieté sans remords.

Pour le soir, une " grande séance " s'annonce ; le programme en a longtemps été discuté ; chacun y participera selon ses talents.

L'un exécutera au piano, au violon, quelque morceau bien étudié, l'autre chantera sa chanson, dira une poésie étudiée de mémoire, voire composée par lui ; un chœur s'élèvera peut-être, et peut-être aussi assistera-t-on à la représentation de quelque comédie de salon où tous les rôles seront tenus par les membres de la famille.

Mais ce n'est pas tous les jours fête, dira-t-on ; comment, dès lors, retenir habituellement au foyer les adolescents qui redoutent la monotonie du trantran quotidien ?

Rien de plus simple encore.

Donnez à vos enfants le goût, je dirais presque la passion d'une occupation délassante et absorbante à la fois ; ils s'y tiendront aux jours où d'autres travaux obligatoires ne les occuperont pas.

Celui-ci manifeste une préférence pour la musique ; celui-là raffole des pinceaux et de la couleur ; un autre révèle une certaine adresse manuelle ; celle-ci a des doigts de fée pour le travail du linge... Eh bien ! permettez-leur d'apprendre la musique et de cultiver cet art ; achetez-leur des pinceaux et des toiles, mettez à leur disposition un petit établi de menuisier, les quelques instruments nécessaires à la reliure des livres ; apprenez à vos filles à broder, à faire de la dentelle...

Donnez à tous des livres de lecture attrayante ; rassemblez-les pour la lecture à haute voix, les lectures dialoguées... que sais-je encore !

Enfin, amusez-les sainement au foyer, et vous n'aurez pas à regretter qu'ils songent à s'amuser ailleurs.

Ces arts d'agrément que l'on néglige trop dans l'éducation deviennent ainsi des arts qui sauvent des périls d'une jeunesse oisive et rêveuse. Jacques HERBE. (*La Maison*)

Refuge des pécheurs !

ÉTAIT au milieu de la nuit ; fébrile, le long du corridor de son appartement, ne pouvant se résoudre à prendre le repos dont il avait pourtant grand besoin, car ses nerfs, surexcités par les émotions de la journée, étaient tendus à l'excès, et son cœur battait violemment sous l'empire d'une agitation qu'il ne pouvait maîtriser.

Il rentra dans la chambre, et tout habillé, se jeta sur son lit, après avoir relevé la flamme de la grosse lampe qui éclaira, comme une amboule lumineuse, les coins les plus obscurs de la pièce. Enfin rassuré, il ferma les yeux et tenta de dormir.

Vains efforts ! la scène du matin se reproduisait devant ses yeux clos, comme s'il la voyait encore au grand soleil qui rayonnait par les fenêtres grandes ouvertes de la chambre où tout cela s'était passé ; dans son souvenir intense et constant, il ne voyait plus ni la pièce, ni le soleil, ni les lumières, ni les fleurs ; il ne voyait que la main du prêtre tenant une forme fragile et blanche, devant laquelle tous étaient inclinés dans un recueillement profond ; sa violente colère, son apostrophe indignée n'avait troublé personne, comme s'il y avait eu là une Majesté devant laquelle lui n'était rien. Et, de nouveau s'agitant sur sa couche, il disait : " Qui me délivrera de cette obsession ridicule ? Je ne veux plus voir cette Hostie blanche, insignifiante, qui n'est rien... rien... je veux dormir ".

Il ne dort point... Que ses yeux fussent fermés ou ouverts, il voyait toujours la forme fragile, blanche et pure qu'il avait insultée.

Or voici ce qui s'était passé.

La mère de ce riche négociant étant tombée gravement malade, il n'osa pas, car il avait un grade dans la franc-maçonnerie, faire venir des Sœurs pour la soigner ; cependant, comme les célèbres de notre époque, il convenait de leur supériorité en douceur et en dévouement, choses très appréciées des malades, et il résolut de faire donner à sa mère une chambre dans une maison hospitalière tenue par des religieuses ; bien d'autres aussi anticléricaux que lui, en avaient fait autant. Il alla trouver la Supérieure de la maison choisie, et lui tint à peu près ce discours ; " Madame, je vous confie ma mère pour qu'elle soit entourée des meilleurs soins ;

je la crois très malade et incapable de guérir, mais, ni elle, ni moi, ne voulons être ennuyés des mômeries religieuses qui entourent l'agonie des catholiques : je vous défends de parler de ces choses à ma mère, je veux qu'elle meure en paix ".

La Supérieure allait peut-être répondre que mourir en paix était plutôt le fait de ceux qui demandent les secours religieux pour se préparer à paraître devant Dieu ; elle n'en eut pas le temps ; le personnage termina par un : " Je vous salue, Madame ". Et il s'éloigna, faisant retentir les dalles de son pas sonore.

Or la malade, qui, depuis de longues années, ne pensait ni à Dieu, ni à son âme, ni à la mort, ni à l'éternité, avait une sœur très pieuse ; celle-ci écrivit à un saint religieux : " J'apprends que ma sœur, très gravement malade, est soignée dans la maison de santé des Sœurs H... de la rue B... ; je vous supplie d'aller la voir et de la réconcilier avec Dieu. Faites tout ce que vous suggérera votre cœur d'apôtre, mes ferventes prières vous accompagnent ".

Une heure après avoir lu ces lignes, le prêtre demandait à voir la malade. La Supérieure fut avertie : " Hélas ! Monsieur l'Abbé, il n'y a rien à faire ; son fils a défendu toute tentative et elle ne parle de rien ".

— Est-elle en danger ?

— Elle peut être enlevée subitement d'un instant à l'autre ; le médecin nous a prevenues et son fils ne la quitte pas.

— Ma Sœur, nous devons faire tout notre possible pour secourir cette âme, A quelle heure arrive son fils ?

— Chaque matin, entre huit et neuf heures.

— Cela suffit. Soyez tranquille, je ne lui proposerai rien, mais j'ai promis à sa sœur d'aller la voir... J'irai ".

Le lendemain, sept heures venaient de sonner, quand le prêtre se présenta, demandant à parler à Mme G.

Il frappa résolument à la porte de sa chambre ; une Sœur vint ouvrir : " Un prêtre ! " cria-t-elle effarée, car elle savait bien les recommandations faites à son sujet

" Madame, dit-il en entrant aussitôt, je viens de la part de votre sœur, elle est inquiète de votre santé, m'a demandé d'aller vous voir et de lui donner de vos nouvelles.

— Je vous remercie, Monsieur ; veuillez vous asseoir. Vous connaissez ma bonne Aline.

mes enfants ne l'ont jamais aimée, et, peu à peu, l'ont éloignée de moi ; nous avons suivi des routes si différentes.

— En tout cas, Madame, elle paraît vous aimer beaucoup, car elle désire ardemment votre guérison.

— Pauvre chère Aline !”.

Puis, brusquement, la malade tourne le dos au prêtre et met son visage du côté du mur où s'appuie son lit.

Le bon religieux pense qu'il est temps de partir ; il se lève : “ Me permettrez-vous, Madame de revenir et de donner de temps à autre des nouvelles de votre santé à Madame votre sœur ?

La malade se retourne, le regarde un instant sans parler, puis vivement :

“ Je désire . . . oh ! je désire !

— Qu'est-ce donc, Madame ? Si je puis réaliser votre désir, je serai si heureux . . .

— Je désire, je *veux* me préparer à bien mourir.

— Rien de plus facile, Madame, indiquez-moi l'adresse du prêtre que vous désirez voir, et je vais l'aller chercher.

— Je *veux* me réconcilier avec Dieu, ce matin, tout de suite ; vous êtes prêtre, cela suffit ”.

Quand sa confession fut achevée : “ Et maintenant, maintenant, dit-elle, joignant les mains avec ferveur, est-ce que je pourrais ? . . . il y a quarante-deux ans que je n'ai pas communier !

— Oui, certes ; et Notre-Seigneur désire, plus encore que vous-même, revenir prendre possession de votre âme pour la *garder* toute l'éternité ”.

Le prêtre sort et dit aux Sœurs, stupéfaites, de préparer vivement l'autel, pendant qu'il va chercher le Saint Sacrement à la chapelle.

Quand il revient, la table de la malade disparaît sous les fleurs et les lumières ; il dit un mot d'espérance et de foi à la pauvre femme dont les yeux agrandis et brillants de joie expriment l'attente et l'amour. Enfin, tenant entre ses doigts l'Hostie consacrée, il l'élève en disant : “ *Ecce Agnus Dei !* ”. Voici l'Agneau de Dieu, chargé des péchés du monde ”.

Soudain, l'escalier tremble sous des pas précipités, la porte de la chambre s'ouvre avec fracas, un homme est sur le seuil, le chapeau sur la tête, ivre de colère : “ C'est infâme ! c'est ignoble ! ce que vous faites ”, crie-t-il au prêtre, qui reste immobile, silencieux, les yeux

fixés sur la fragile enveloppe qui voile l'Agneau divin. Les invectives s'accroissent. Et la malade interrompt d'une voix ferme et très douce :

“ Pierre, sors ! tu reviendras tout à l'heure ”.

L'homme se retire, en fermant la porte avec violence ; il va et vient comme un lion en cage dans l'étroit corridor.

“ *Ecce Agnus Dei !* continue le prêtre . . . Que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ *garde* votre âme pour la vie éternelle ”.

Après la communion, le bon religieux ajoute quelques paroles pour aider la malade dans son action de grâces ; puis, il murmure tout bas : “ Maintenant que le bon Dieu est tout à vous, demandez-lui qu'Il donne à votre fils le bonheur dont vous jouissez.

— Oh ! oui, dit-elle avec ferveur . . . Sainte Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous ! ”

Puis il sort et se retrouve en face du sectaire furieux, qui l'injurie à nouveau : “ Monsieur, répond le prêtre, ce que j'ai fait, je l'ai fait à la demande de Madame votre mère ; veuillez respecter la liberté de sa conscience et de la mienne, comme je respecte la vôtre ”.

Pierre est rentré chez sa mère, la colère dans les yeux, la rage dans le cœur ; et, quand il la voit si calme, si belle dans le recueillement de son pâle visage, il s'arrête, interdit.

“ Pierre, dit-elle gravement, c'est moi qui ai voulu me réconcilier avec Dieu avant de paraître devant Lui. Tu as fait une scène inconvenante, tu as été injuste ”.

Il balbutia quelques excuses mêlées de paroles impies ; il n'avait pu voir de sang-froid cette comédie.

“ Tais-toi ; tu parles de ce que tu ignores . . . O Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous ”.

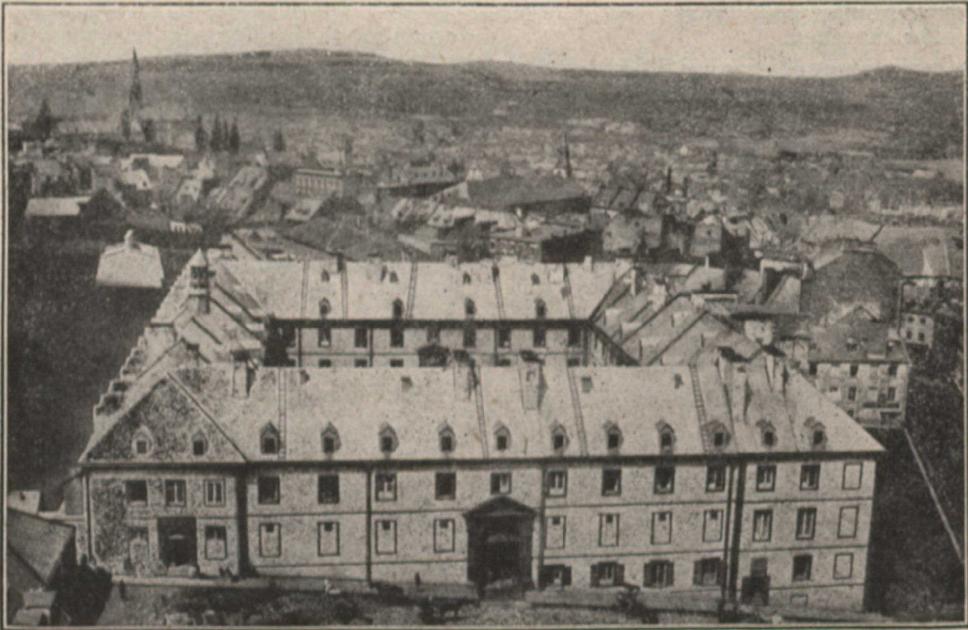
Il ne peut rester dans cette chambre : les paroles qu'il entend, le parfum de paix qu'il y respire, tout lui donne une sensation religieuse et enveloppante à laquelle il veut se soustraire. Après une marche prolongée, il achète “ *Le Journal* ”. Celui-là va changer le cours de ses idées et fortifier son athéisme. Il l'ouvre : *Congrès Eucharistique de Vienne*. “ Cent mille catholiques sont réunis à Vienne, pour célébrer en des fêtes inoubliables leur foi en la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; l'enthousiasme, la ferveur et la joie font une escorte d'honneur au Saint Sacrement ”.

Furieux, il froissa "*Le Journal*", rentra chez lui, ne put dîner, et se coucha. Nous savons ce que fut sa nuit. Au matin, il ne retourna pas chez sa mère, mais alla voir une de ses belles-sœurs dont il connaissait l'esprit anti-religieux et sectaire.

Il lui raconta ce qui s'était passé et comment, depuis la scène de la veille, la petite Hostie blanche était toujours devant ses yeux, le poursuivant, tel un doux fantôme, malgré ses cris et ses menaces : "Je la hais, je la hais ! je voudrais tenir une de ces... et la briser sous mon talon".

— Mais, mon pauvre Pierre, vous avez la foi ! la foi d'un démon, mais vous avez la foi. On ne hait que ce qui existe ; et, en vérité vous ébranlez ma belle incrédulité faite d'indifférence et d'oubli".

Il la quitta et, inconscient, entra dans une église : Le Saint Sacrement était exposé ; dans le rayonnement de l'ostensoir, l'Hostie toute blanche, toute pure frappa son regard ; pour la fuir il alla derrière le grand autel ; c'était la chapelle de la Vierge Marie, un peu obscure, elle se prêtait à la réflexion. Dans ce coin isolé, il allait mettre un peu d'ordre dans son cerveau troublé et reprendre la direction ordinaire de ses pensées... Mais ses yeux s'accoutumant à la demi-obscurité et, peu à peu, les objets se détachent ; au dessous de la Vierge suppliante, il voit une banderole : *O Mère refuge des pécheurs, priez pour nous!*" et le voilà qui tombe à genoux, s'effondre, vaincu en murmurant l'invocation que la malade n'a pas cessé de répéter depuis la veille...



LE VIEUX COLLEGE DES JESUITES A QUEBEC

AU BOUT

Un normand se confessait :

— Mon Père, je m'accuse d'avoir volé un licou.

— Rien que cela ?

— Bien, je vais vous dire, mon Père, le cheval était au bout.

OU ÇA MENE

Au parlement :

— Vous savez, votre collègue M... ; on le dit menacé de devenir aveugle.

— Ce n'est pas étonnant... ; avec ses raisonnements à perte de vue !..

Pédants et mondains

IL ne faut pas tomber dans le pédantisme. Mais, d'autre part, il ne faut pas craindre d'être pédant.

Surtout il ne faut pas légèrement traiter de pédantes les personnes instruites, toutes les fois qu'il leur arrive de manifester leur instruction.

Il existe une secrète animosité des gens frivoles contre les gens instruits, qui les porte à crier : " Pédant ! pédant ! " sitôt qu'on veut éclairer leur ignorance ou seulement donner un peu de lustre littéraire à la conversation.

Et ce sentiment est tout à fait analogue à celui qui pousse les gens de conduire légère à crier : Tartufe ! Tartufe ! " devant les supériorités morales qui les agacent et les humilient.

Le pédantisme est la parodie de la science, comme l'hypocrisie est la parodie de la vertu. Mais les auteurs comiques, soutenus par les rires faciles des gens du monde, sont enchantés d'élargir démesurément le domaine de la parodie, de faire entendre, à demi-mot, qu'on est un Trissotin, toutes les fois qu'on s'occupe sérieusement de choses intellectuelles, et d'adjuger l'épithète de Tartufe à quiconque se permet de contredire, par ses principes sévères, le relâchement universel.

Qu'on le remarque : la comédie a beau jeu dans cette affaire. L'auteur écrit pour les gens qui vont au théâtre et non pour ceux qui n'y vont pas. Or, ce sont plutôt les gens frivoles qui fréquentent les spectacles et les gens sérieux n'y font que des apparitions intermittentes. Qui donc faut-il faire rire ? Les présents. Et de qui rira-t-on ? Des absents.

Le public est donc tout préparé à applaudir toute raillerie qui, passant par-dessus sa tête, s'en va frapper les réfractaires, les originaux, ceux qui, à l'heure où l'on s'amuse, ont le mauvais goût, malgré l'exemple de ce monsieur " on " dont la tyrannie est si puissante, de travailler, de prier, ou même tout simplement de dormir.

Jamais, à notre connaissance, auteur comique n'a raillé l'esprit mondain, qui offre cependant tant de ridicules. C'est qu'il a précisément besoin, pour le succès de ses pièces, de la masse qui veut rire chaque jour pendant plusieurs

heures, et qui représente cet esprit mondain.

On s'est demandé souvent si la littérature est le reflet de la société. Elle en est le reflet partiel. Chaque auteur exprime principalement la portion du public qui a, par sa complaisance, assuré le succès de son œuvre.

Le courant social qui favorisait, il y a cent ans, le triomphe des *Méditations* de Lamartine n'était pas le même que celui qui faisait voler de bouche en bouche, à la même époque, les chansons de Béranger.

Les intellectuels, eux, ont bon dos. Leurs allures distraites, leur langage inévitablement agrémenté de mots techniques, leur indifférence ou leur mépris pour certaines choses qui préoccupent la foule, semblent fort risibles à la multitude des profanes qui, se sentant en nombre, peuvent s'entre-regarder, cligner de l'œil, se pousser le coude et se désopiler la rate en toute sécurité.

L'archéologue, dans la *Grammaire* de Labiche, est un bouffon qui prend un saladier récemment cassé pour une poterie antique. Mais il chercherait d'authentiques débris que ses allures seraient les mêmes, et que leur singularité prêterait à rire dans un milieu superficiel.

Dans *le Monde où l'on s'ennuie*, on trouve très drôle qu'un savant, au retour d'une mission en Orient, n'ait pas rapporté spécialement des impressions sur les femmes.

Dans *le Monde où l'on s'ennuie*, on trouve qu'il est très ridicule de faire des citations. Ce n'était pas l'avis de Montesquieu, qui pensait que " les maximes de La Rochefoucauld sont les proverbes des gens d'esprit ". C'est l'excès qui est un abus, évidemment. Or, on rit dès la première, inventée à plaisir, il est vrai, par une sous-préfète pince-sans-rire. Mais sait-on qu'elle est inventée ? Et puis, les gens qui ont horreur des citations ne sont-ils pas toujours à répéter les propos bien peu remarquables de M. X. ou de Mme Y., qui sont également des citations ?

Il y a des gens qui ne citent pas, parce qu'ils ont peur d'entendre citer... *le Monde où l'on s'ennuie*.

Le plaisir de ridiculiser les intellectuels occasionne d'étranges méprises. C'est devenu un jeu de se demander pourquoi Aristophane, dans ses *Nuées*, a si burlesquement caricaturé Socrate. Ce dernier, au point de vue politique et social, représentait précisément les idées

d'Aristophane. Tous deux étaient réactionnaires, aristocrates, partisans d'une restauration des vieilles mœurs. Pourtant le bouffon a hué le sage. C'est que cela devait amuser les spectateurs. Voilà tout.

Ce qu'Aristophane a fait pour Socrate, Molière l'a fait un peu pour Descartes. A trois ou quatre reprises, dans *les Femmes savantes*, des allusions piquantes sont décochées contre le philosophe. Et certes, beaucoup des plaisanteries de cette pièce sont frappées au coin du bon sens. Mais l'exagération est manifeste. "Chrysale, dit Paul de Saint-Victor, est aussi bête que Bélise est folle. Le corps qui rumine n'est pas plus sage que l'âme qui délire... L'unique rôle de la femme dans le mariage, serait d'écumer le pot-au-feu et de recoudre les hardes?... Une femme en sait toujours assez long lorsqu'elle distingue un pourpoint d'une culotte! L'homme ne vit que de soupe et de rôti cuit à point! Mais alors, pourquoi ce bélétre n'a-t-il pas épousé sa cuisinière?"

Une chose qu'on aime beaucoup à dauber c'est le grec. On se venge sur ceux qui le savent de ne pas l'avoir appris.

Du grec! ô ciel! du grec! Il sait du grec, ma sœur! ... Ah! permettez, de
grâce,
Que pour l'amour du grec, Monsieur, l'on vous
[embrasse!]

C'est donc très comique de savoir du grec! Vadius se permet d'en prononcer deux mots, dont l'un, "pathos", a passé en français. Mais que de Philamintes, que de Bélises, que d'Armandes, en "flirtant" à leur "five o'clock", ornent leur conversation de centaines de mots anglais, sans que nul songe à leur en faire un reproche!

La même plaisanterie facile se retrouve chez Labiche, dans *les Vivacités du capitaine Tic*. Un personnage, M. Désambois, raconte qu'il a éprouvé une déception de cœur. La maîtresse de maison s'exclame:

— Oh! pauvre Monsieur Désambois! Et que faites-vous?

— J'appris le grec, Madame, et je fus guéri.

Dans la même comédie, Labiche met en scène un jeune homme "sérieux" — on raille beaucoup de mot "sérieux" — qui se présente en prétendu, et donne à la jeune fille, Lucille, une idée du genre de vie qui lui plaira: "Nous

ferons ensemble, le soir, quelques-unes de ces bonnes lectures qui élèvent l'âme tout en charmant l'esprit." Désespoir de Lucile qui, une minute après, dit à sa tante: "Ah! ma tante!... il veut me faire la lecture le soir!" Il est vrai que Lucile n'aime pas le monsieur en question et a d'autres préférences. Mais le rêve intellectuel du prétendant est donné comme ridicule en principe. Evidemment, Lucile a d'autres projets pour ses soirées. Un mari qui la mènera au théâtre ou au bal fera beaucoup mieux son affaire, et le spectateur est de son avis.

Bref, il y a une certaine apothéose de la légèreté qui se dégage un peu partout des productions théâtrales des divers âges. On tient beaucoup à l'air cavalier, insouciant, persifleur. On affecte d'ignorer ou d'avoir oublié tout ce qui sent le collège. Tel Cicéron qui, dans ses *Verrines*, fait semblant de ne pas savoir les noms des grands artistes grecs, et s'interrompt pour se les faire souffler par son secrétaire, car ce genre d'érudition n'était pas chic pour un Romain. Il y a du reste une éruption mondaine, un pédantisme de salon portant sur les "actualités" qu'il "n'est pas permis d'ignorer" bien qu'elles doivent retomber dans le néant l'année prochaine. Il y a aussi des noms d'acteurs, d'actrices, de chanteurs, de chanteuses, de boxeurs illustres ou de chevaux de courses qu'on doit connaître par cœur sous peine d'être irrémédiablement déshonoré. Les lettres mêmes et les sciences trouveront grâce parfois, à condition de revêtir le costume de la mode. On avouera qu'on sort d'une conférence si le conférencier est en vogue et que cela soit "bien porté". Alors on pardonnera tout. On ne trouvera rien de pédant, pas même la phrase suivante par laquelle un jeune professeur, favori des dames, commençait l'autre jour une conférence devant un amphithéâtre garni de jolis chapeaux de snobinettes:

— Mesdames, Messieurs. Quand le vieux Priamos, traversant le camp des Akhéiens, arriva à la tente d'Akhilleus...

Pas une plume de chapeau ne broncha. Les auditrices réservent leurs sourires, probablement, pour le premier gaffeur qui, dans un salon, risquera un hémistiche de La Fontaine.

L'Imagier de Notre-Dame

C'ÉTAIT un beau couvent bâti sur un haut plateau. Au-dessus, la montagne couverte de sapins. Les toits pointus et les tourelles de la sainte maison se découpaient sur ce fond sombre. Au-dessous, une large vallée, des vignes, des champs de blé, des prairies bordées de peupliers, et un village le long d'une molle rivière.

Les moines de ce couvent étaient à la fois de bons serviteurs de Dieu, de grands savants et d'excellents laboureurs. Le jour, leurs robes blanches apparaissaient çà et là dans la campagne, penchées sur les travaux de la terre ; et, le soir on les voyait passer de pilier en pilier, sous les arceaux du large cloître, avec un murmure de conversation ou de prières.

Il y avait parmi eux un jeune religieux, du nom de Norbert, qui était un très bon *imagier*. Dans le bois ou dans la pierre, ou bien avec de l'argile qu'il peignait de vives couleurs, il savait façonner de si belles statues de Jésus, de Marie et des saints, que les prêtres et les personnes pieuses venaient les voir de très loin et les achetaient très cher, pour en faire l'ornement de leurs églises ou de leurs oratoires.

Norbert était fort pieux. Il avait surtout pour la Sainte Vierge une dévotion extraordinaire : et souvent il restait des heures devant l'autel de l'Immaculée, immobile et prosterné sous son capuchon, les plis de sa robe épanchés derrière lui sur les dalles.

Norbert était parfois rêveur. Le soir surtout en regardant, du haut de la terrasse, le soleil s'éteindre à l'horizon, il devenait inquiet et triste. Il aurait voulu s'en aller loin, voir d'autres coins du monde que celui où il était.

Le prieur lui disait alors :

— Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes ? Voilà le ciel, la terre, les éléments ; or, c'est d'eux que tout est fait... Quand vous verriez toutes les choses à la fois, que serait-ce qu'une vision vaine !

Les bons moines étaient très aumôniers : et, comme ils étaient très riches, un jour vint où il n'y eut plus un seul pauvre dans les environs. Alors ils résolurent de construire à leurs frais une magnifique église près de leur couvent.

On abattit, sur les pentes boisées qui dominaient le monastère, les plus beaux chênes et les

plus beaux sapins pour en faire la charpente de l'église. On les équarrit, puis on les scia en les posant sur de hauts trétaux : et tout le couvent fut enveloppé d'une poussière jaune comme de l'or.

Et c'était, au milieu de l'immense solitude, comme une bourdonnante ruche humaine. Chaque ouvrier, en taillant sa pierre pour la cathédrale future, ignorait où cette pierre serait posée et même si elle serait vue des fidèles, mais il savait bien qu'elle serait vue de Dieu, et tous se réjouissaient de collaborer, chacun pour son humble part, à l'œuvre sainte.

Et bientôt, pierre à pierre, lentement, l'église monta vers le ciel.

Les bons moines, un soir, devisaient entre eux sur la terrasse du couvent, après l'*Angelus*.

Il s'agissait de savoir sous quel vocable leur église serait placée ; et chacun proposait son sentiment et le soutenait avec ardeur.

Le prieur, homme de gouvernement et de tradition, parla le premier :

— Il sied que notre église soit placée sous le vocable de notre fondateur, saint Eustache. Autrement les fidèles croiraient qu'il y a peut-être un plus grand saint que l'illustre anachorète qui a institué notre ordre.

Le sous prieur dit :

— Les saints les plus vénérables ne sont que de pâles reflets du Christ leur modèle. Si vous m'en croyez, nous consacrerons cette église à Notre Seigneur Jésus, d'où le salut est venu aux hommes et d'où procède toute sainteté.

Le moine Alcime, agé de plus de cent ans, si maigre et si tordu par les années, que sa robe blanche faisait des angles comme un linge qu'on aurait mis sécher sur un sarment noueux, prit la parole à son tour ;

— Je propose Dieu le Père. On le néglige un peu. On l'oublierait tout à fait si l'usage n'était de réciter le *Pater*. Pourtant c'est lui qui a créé le monde. Pendant plus de quatre mille ans, les hommes n'ont point eu d'autre Dieu. A l'heure présente, beaucoup de peuples l'adorent, qui ne connaissent point son Fils.

Norbert s'était tu jusque-là. Pensif, il regardait pâlir les ors et les pourpres du couchant. — Moi, dit-il, c'est à la Vierge Marie que je consacrerai ce temple. C'est parce qu'elle fut souverainement pure qu'elle mérita d'être la mère de Dieu...

Après une discussion assez vive, il fut décidé

que le grand portail serait surmonté de la statue de saint Gengoul, patron du noble duc du pays. Un peu au-dessus on placerait la Vierge Marie, et, sur la pointe du pignon, Jésus crucifié.

Norbert fut chargé de sculpter les trois figures.

Il tailla sans beaucoup de zèle la figure de saint Gengoul. Ne sachant pas au juste quelle profession ce saint avait exercée de son vivant, Norbert en fit un chevalier, afin de plaire au seigneur duc. Il le campa droit et raide dans une armure de fer, en joignant avec exactitude, sur sa poitrine, les doigts énormes de ses mains gantelées : ce fut vite fait.

Puis il sculpta, dans un bloc de granit, un Jésus en croix, haut de quatre toises.

Quoique Norbert apportât à cette œuvre tous ses soins et toute sa piété, il songeait sans cesse à la Vierge Marie, dont il devait ensuite ciseler l'image ; et il réservait pour elle, sans le dire, tout l'effort de son art et de son amour.

Tout le temps qu'il travailla à la statue, il ne voulut pas la laisser voir, sous prétexte que les réflexions de ses frères le troubleraient et embrouilleraient ses idées. Et, seul avec son rêve, il cisela la Vierge Marie telle qu'il l'imaginait.

Longue et drapée de grands plis, la tête inclinée vers les hommes, l'Immaculée leur tendait ses deux mains ouvertes d'où coulent les pardons. A vrai dire, c'était à peine un corps ; mais le visage était si beau, les yeux regardaient avec tant de tendresse, la bouche souriait avec une douceur si triste, le geste des mains faisait si bien grâce au monde entier, que la seule vue de cette image donnait envie de prier, de pleurer et d'être un saint.

Lorsque les moines la virent, ils se récrièrent d'admiration ; et le prieur lui-même la déclara merveilleusement belle.

Donc, la croix sainte, la statue de la Vierge et celle de saint Gengoul furent placées où il avait été convenu.

L'église était presque achevée. Deux hautes tours flanquaient le portail, pareilles à des faisceaux de colonnettes et de clochetons. Norbert, animé d'un zèle fervent pour la maison de Dieu, passait ses journées sur les toits, au milieu de l'aérienne forêt de pierre, le long des galeries délicatement ajourées, parmi les monstres des gargouilles, sous les arceaux des contreforts.

Même, un soir, il ne redescendit point. Il voulait rêver là toute la nuit, à son aise, et surprendre les feux fantastiques de la lune au

travers de cette architecture.

Il était au sommet de l'une des tours, sur une plate-forme dont la balustrade n'était pas encore posée. Il cherchait s'il pouvait voir, de si haut, la statue de sa chère Vierge. Il se pencha, et, bien au dessous de lui, crut distinguer les deux mains hors de la niche.

Il se pencha un peu plus : son pied glissa, il tomba avec un grand cri.

Dans sa chute, il rencontra un échafaudage, rebondit sur le plancher, et fut renvoyé vers le pignon pointu de la façade, où s'élevait la croix de pierre.

De ses deux mains il s'agrippa aux bras du divin Crucifié ; et son corps pendit le long de la grande croix.

Elle était trop large pour qu'il pût la serrer entre ses genoux qu'embarrassaient d'ailleurs les plis de sa robe blanche.

Là, face à face avec le Christ, les cheveux hérissés d'épouvante, il le suppliait, humblement et furieusement, de le sauver. Puis il se mit à crier de toutes ses forces : mais les bons moines étant en paix avec Dieu, dormaient d'un sommeil si profond que personne ne l'entendit. Des oiseaux de nuit, effarouchés, tournoyaient au-dessus de sa tête. Ses pieds grattaient la pierre, cherchant en vain un point d'appui. Ses doigts s'écrasaient sur les bras de granit. Ses ongles saignaient ; il sentait un poids énorme l'attirer en bas.

Ses doigts glissèrent, lâchèrent prise...

— Au secours, Vierge Marie ! s'écria-t-il.

Et, de nouveau, il tomba...

Il tomba, sans se faire aucun mal, sur les deux paumes de marbre de la Vierge. Les mains miséricordieuses se relevèrent un peu pour le retenir.

Il s'y endormit comme un enfant dans son berceau...

A l'aurore, les moines l'aperçurent. On dressa de longues échelles. Quand on arriva près de lui pour le délivrer, il dormait encore.

— Pourquoi me réveillez-vous ? dit-il.

Il ne conta à personne le rêve qu'il avait fait dans les bras de la Vierge, ni ce qu'elle lui avait dit.

Mais, à partir de cette nuit-là, il montra une dévotion très exacte pour le Christ Rédempteur, pour Marie Immaculée, et vécut dans la plus haute sainteté.



ENTRE DEUX LARRONS

Pour moi, toutes les religions sont bonnes

DANS un hôtel de Bruxelles, où je descendis dernièrement, j'étais à table d'hôte avec plusieurs touristes à l'humeur jovial.

En bon chrétien, je dis mon "Benedicite" (mon cheval ne dit rien avant de prendre sa pitance).

— Sourire à gauche. — Sourire à droite.

Le feu est aux poudres. V'lan ! j'y suis. La question se place sur le terrain religieux.

— Eh toi, Philippe, tu vas encore à la messe ?

— Et toi, Charles, as-tu fait tes Pâques ?

— Oh ! moi (il prend son verre), pour moi, toutes les religions sont bonnes. A votre santé !

Piqué au plus profond des convictions religieuses dont je suis fier, je relève le gant.

— Ah ! Messieurs, toutes les religions sont bonnes. Tenez, c'est affirmer que le "oui" et le "non", le "pour" et le "contre" sont également bons. Si pour me libérer d'une dette je vous présentais une pièce de 5 francs en plomb qui n'a pas de valeur ou une pièce de 5 francs démonétisée qui ne vaut plus que 3,75 frs, en vous disant : "Toutes les monnaies sont bonnes." Que répondriez-vous ?

— Je vous répondrais que la plaisanterie est mauvaise et que, de ce qu'il y a de la fausse monnaie, il ne s'en suit pas qu'il n'y ait pas de bonne.

— Parfait ! donc il est également insensé de dire : "Toutes les religions sont bonnes !"

Mon interlocuteur tire une binette peu rassurante ; comment le dîner va-t-il finir ?

Bien sûr que le vin se changera en vinaigre :

— Monsieur, reprend-il, je respecte vos opinions ; je respecte toutes les religions.

— Sans doute, mon cher Monsieur ; en respectant toutes les religions, on doit au moins en pratiquer une.

Qu'arrive-t-il ? On déclare que toutes les religions sont bonnes, c'est-à-dire facultatives, donc point obligatoires et l'on s'abstient. On déclare qu'il est indifférent d'entrer dans la cathédrale ou dans la mosquée du mahométan ou dans la pagode de l'Indien et l'on reste à la porte. On déclare qu'on a de la religion dans son cœur,

qu'on pense à Dieu et qu'on l'aime en regardant la terre et sa verdure, le ciel et ses nuages, la mer et ses flots, mais qu'on n'a pas besoin, pour aller à Dieu, de passer par le culte et par le prêtre. Et l'on se tient à distance N'est-ce pas vrai ?

Un petit silence... bruit des fourchettes marchant en cadence...

— Eh bien ! ajoutai-je ; je dirai ici toute ma pensée. A l'homme qui vit sans religion, je préfère l'homme qui professe une fausse religion, je préfère le sauvage qui se prosterne devant un tronc d'arbre.

Ces égarés se trompent, mais au moins, ils ne sont pas impies. Ils ont une vague lueur, des dogmes faux mais des dogmes, une morale mêlé de vices, mais une morale, un culte abominable, mais un culte.

— Je respecte le christianisme ; ma mère m'a élevé dans ces sentiments ; mais à l'heure d'aujourd'hui, nous sommes émancipés, nous ne sommes pas des éteignoirs, quoi !

— Monsieur, la religion chrétienne est aussi respectable que les autres ; ma mère aussi m'a élevé de la sorte et j'ai trouvé que son éducation était la seule bonne et fructueuse, oui, "toutes les religions sont bonnes", n'est-ce pas, excepté le catholicisme ! Des autres religions on s'accommoderait assez facilement, mais le catholicisme, avec Voltaire on le déclare infâme et on ne serait pas fâché de l'éteindre dans la boue... Messieurs, cette haine singulière, réservée à la religion catholique, est un hommage involontaire rendu à sa divinité.

Silence sur toute la ligne... on changea de conversation ; la cause de la vraie religion était gagnée.

PAUL D'ERS.

(La Semaine d'Averbode)

LA DETTE FLOTTANTE

A Ottawa, un nouveau député lorgne la feuille du budget.

— La dette flottante... la dette flottante... marmotte-t-il, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Tiens, lui souffle un voisin, mais c'est le budget de la marine !

La grande guerre et ses grandes figures

Par le R. P. ALEXIS, capucin



LE GÉNÉRAL HUMBERT (1)

ON dit dans l'armée française que le général Humbert est un homme heureux.

D'accord, mais il convient d'ajouter familièrement que son bonheur il ne l'a pas volé.

Né à Rambouillet, vers 1861, d'un père humble gendarme, il ne semblait point appelé à une haute destinée ; et lorsque, à quatorze ans, il entra comme enfant de troupe au 20^e chasseurs à cheval, ses ambitions se limitaient au grade modeste d'adjudant. L'adjudant lui apparaissait, en effet, comme le grand homme du quartier.

Mais voilà que cet enfant adoptif du régiment, admis à suivre les cours du collège voisin de la caserne, se révèle un écolier supérieur par

son intelligence et son application. Il est reçu en bon rang au baccalauréat. A dix-huit ans, il s'engage aux chasseurs à cheval ; un an après, c'est-à-dire dans le plus bref délai, il est nommé brigadier. Il obtient alors de ses chefs de continuer, sans négliger le service, ses études préparatoires aux examens de Saint Cyr et a la double chance d'être admis à cette grande Ecole militaire le même jour qu'il est promu maréchal des logis.

Deux ans plus tard, 1883, il sortit de Saint Cyr premier de sa promotion avec le grade de sous-lieutenant d'infanterie.

Il faut avouer que, si la chance favorisait notre jeune officier, l'intelligence et le travail nous révèlent le secret de cette chance extraordinaire. Nous savons de plus qu'il était, dès lors, dévoré d'ambition, et que son ambition était servie par une indomptable énergie.

Dans ces conditions, l'on conçoit que la vie monotone d'un officier subalterne dans une petite garnison de province ait eu peu d'attraits pour notre héros. Il rêvait des carrières merveilleuses qu'offraient les colonies aux soldats d'aventures. Les lauriers des Gallieni, de Joffre, de Nivelle, de Franchet d'Esperey, des Gouraud, des Mangin l'empêchaient de dormir. En conséquence il demanda à passer dans l'armée coloniale. Il y demeura quatorze ans.

Envoyé au Tonkin il commença aussitôt sur tous les fronts : Annam, Tonkin, Cambodge, une vie de luttes perpétuelles des plus actives et des plus enivrantes. Pavillons noirs, rebelles, irréguliers chinois, embusqués dans la brousse qu'il fallait découvrir, bousculer, anéantir à la tête de quelques miliciens indigènes : fièvres et malaris qu'il fallait braver dans les marais et les rivières ; rivière à traverser, rapides à sauter, montagnes à franchir, initiatives à prendre, tout cela constituait une existence passionnante dont le public métropolitain ne saurait se faire une idée mais que ceux qui l'ont vécue regrettent et gardent précieusement dans leur mémoire.

Un épisode de cette époque de sa carrière est bon à noter. Les chrétientés annamites, rattachées fidèlement à la France d'où leur était venue la foi chrétienne, étaient naturellement suspectes aux païens et aux rebelles. Aussi ces derniers immolèrent-ils, en haine de la foi, à cette époque troublée des milliers de nos coreligionnaires. Ceux qu'on n'égorgeait pas on les

(1) Voir *Correspondant* du 25 juillet 1918.

ruinait, pillant leurs maisons et leurs récoltes, brûlant leurs villages, les rouant eux-mêmes de coups.

Le lieutenant Humbert reçu donc, un jour l'ordre d'aller avec un détachement de cinquante zouaves et de cent tirailleurs, porter secours aux chrétiens de Rô-Thuong, 1886. Débarqué sur la côte d'Annam, il prit, au juger, la direction du district menacé. Mais à peine était-il engagé avec sa troupe dans des chemins inconnus qu'il se vit cerné par plus d'un millier d'irréguliers chinois, dont un groupe important avait même établi des batteries sur une colline qui dominait la route. Dans ces conditions désespérées que faire si non attaquer ? C'est à quoi nos gens se résolurent.

Sur ces entrefaites, ils s'aperçurent que les Chinois, artilleurs novices, ne savaient ni raccourcir ni allonger leur tir. Ce fut pour eux un trait de lumière. Les zouaves firent un détour, puis se glissèrent tranquillement sous la nappe des boulets qui passaient sur leur tête, et se lancèrent à l'assaut. En un instant les canonnières furent culbutées ou clouées sur place, trente neuf pièces furent prises, et l'ennemi, mis en pleine déroute, disparut du pays. On devine la joie des pauvres chrétiens.

Rentré en France l'année suivante avec le grade de capitaine, Humbert fut admis, à l'Ecole de guerre, et en sortit, deux ans plus tard avec le brevet d'état major, et avec un emploi à la place de Paris dont le gouverneur était alors le général Saussier conquérant de la Tunisie 1891. Peu de temps après, il était versé, au ministère de la Marine en qualité d'officier d'ordonnance de l'amiral Lefebvre.

Mais il était prédestiné à toutes les chances. L'amiral Lefebvre ne fit que passer au ministère, Félix Faure qui lui succéda garda tout le personnel de son prédécesseur, par conséquent le capitaine Humbert.

Or, à quelques mois de là, Félix Faure fut élu président de la République.

Il avait pris en affection son aide-de-camp, il l'emmena avec lui à l'Elysée.

Humbert ne fut certes pas insensible à un tel honneur qui lui assurait une brillante et rapide fortune. Mais il n'était point de ceux qui s'endorment dans les délices de Capoue. On préparait alors l'expédition de Madagascar. Il demanda à en faire partie avec une insistance qui rendit tout refus impossible.

On connaît les péripéties que traversa cette fameuse expédition. Mal préparée, elle débarqua dans les marais de Majunga. Aussitôt qu'on voulut ouvrir des chemins à travers la brousse, la malaria éclata avec tant de fureur que tout semblait perdu. Dans cette extrémité, le général Duchesne, homme éminent, forma une colonne légère accompagnée de quelques canons de campagne et chargée de quinze jours de vivres, il se lança résolument dans l'intérieur du pays. Lorsqu'il arriva à Tananarive, capitale des Hovas, il était à bout de forces et de munitions. Heureusement, l'ennemi n'offrit point de résistance et le pays se soumit. C'est sous les murs de Tananarive que le capitaine Humbert conquit son quatrième galon 1895.

De retour en France, il fut accueilli à l'Elysée, à bras ouverts par le président de la république.

Après la mort de son protecteur, 1899, le commandant Humbert poursuivit rapidement sa carrière. Chef de bataillon au 30e d'infanterie, à Thonon, 1899 ; officier au troisième bureau d'Etat-major à Paris 1900 ; lieutenant-colonel, 1904 ; colonel 1907 commandant le 96e de ligne ; chef d'état-major du 3e corps ; il fut promu général de brigade en 1912, à l'âge de cinquante et un an.

Mais son âme ardente avait horreur du repos. On se battait au Maroc ; il demande à passer au Maroc.

Le général Lyautey, créateur et organisateur de cette magnifique colonie ne fut pas long à reconnaître les mérites du général Humbert ; il en fit aussitôt son adjoint. C'est dans cette charge importante que la guerre le surprit.

Il se passa alors au Maroc des événements mémorables. Le pays n'était pas encore complètement pacifié et nos admirables troupes attendaient chaque jour notre domination. Soudain la Grande Guerre éclate, et le gouvernement a besoin de tous ses soldats. Il donne donc au Gouverneur Général l'ordre de faire embarquer la division du Maroc. Quant à lui, gouverneur, il se retirera sur les bords de la mer avec le reste de ses forces, en attendant des jours meilleurs.

A ces instructions, le général Lyautey répondit que la métropole pouvait compter sur lui ; qu'il se chargeait de lui fournir des renforts plus considérables que ceux qu'on demandait ; mais que, pour ce qui regardait la colonie, il estimait

que le meilleur moyen de la sauver était tout simplement d'en poursuivre l'occupation.

Ainsi fit ce grand homme, et l'on sait le succès. Il expédia en France près de cent mille soldats et ouvriers, poursuivit l'œuvre de la pacification, ouvrit une exposition dont le succès fut surprenant, et mit la colonie dans un état de prospérité qui dépasse les plus optimistes espérances.

Quant au général Humbert, placé à la division du Maroc, il s'embarque, 11 août, au port de Casablanca pour la France.

Arrivé sur la frontière belge juste au moment où nos troupes venaient d'éprouver un cruel revers, la division du Maroc fut immédiatement engagée, 23 août, pour couvrir le 9e corps, et protéger son repli. Pendant toute la retraite, c'est-à-dire jusqu'au 5 septembre, la division du Maroc lutta avec une ténacité admirable, et contribua pour une grosse part à empêcher que cette retraite le dégénérait en déroute.

Lorsque, le 6 septembre commença la bataille de la Marne, Humbert placé sous les ordres du général Foch, fut chargé de la défense du fameux plateau de Montdement. Le temps nous manque pour raconter ici les combats qui illustreront à jamais ces lieux devenus sacrés, comment le château de Montdement qui faisait, pour ainsi dire, l'axe de l'immense bataille, après quatre jours de luttes héroïques, fut finalement reconquis par nos troupes, et comment l'ennemi, laissant sur le terrain plus de trois mille cadavres, s'avoua vaincu et prit la fuite. Le général Humbert éprouva ce jour là, 9 septembre la plus grande joie de sa vie, joie bien légitime comme en témoigne la citation à l'ordre de l'armée suivante : " La division du Maroc a, sous les ordres du général Humbert, fait preuve de vaillance, énergie, ténacité au combat depuis le 28 août et dans les journées du 6, 7, 8, 9, septembre. Les résultats obtenus, comme aussi les pertes cruelles glorieuses qu'elle a subies, en témoignent. Tous, zouaves, coloniaux, tirailleurs indigènes ont fait d'une façon admirable leur devoir".

La victoire de la Marne gagnée, le général Humbert poursuivit sans perdre un instant les ennemis, jusqu'à ce que ces derniers trouvassent un abri dans les tranchées de l'Ainse, où ils devaient si longtemps défier nos assauts.

A cette époque, Humbert reçut sa première récompense ; il fut nommé commandant du

22e corps d'armée composé de ses chers Marocains et de la célèbre 42e division dont le chef était le légendaire général Grossetti.

Peu après, le 32e corps partit pour les Flandres. C'était l'époque où les Allemands, désespérés d'avoir manqué Paris, se jetaient sur Dunkerque et sur Calais dans l'espoir d'atteindre les côtes d'Angleterre. Les Alliés, franco-belges et anglo-français, s'efforçaient péniblement de contenir un ennemi supérieur en nombre. Le 32e corps fut chargé de maintenir la liaison entre les deux armées dans ces jours terribles où la victoire fut sur le point de nous échapper. Il lutta jusqu'au complet succès, octobre, novembre, décembre, 15 janvier 1915.

A la date du 15 janvier, le 32e corps quitta les Flandres et fut envoyé dans l'Argonne. Il s'y distingua à son ordinaire, harcelant l'ennemi jour et nuit, ne lui laissant pas le temps de respirer, comme en témoigne la citation suivante, 10 avril 1915 : " Général Humbert a commandé une division, puis un corps d'armée avec la plus grande distinction. Juge avec calme les situations les plus délicates. Se décide vite et poursuit ses décisions avec une opiniâtreté et une énergie à toute épreuve".

Le 15 mars, notre héros est nommé commandant d'un détachement de l'armée de Lorraine, de cette glorieuse armée qui, sous Castelnau, avait, l'année précédente, repoussée sur le Couronné de Nancy tous les assauts des Allemands.

Mais à mesure que les honneurs s'accumulaient sur la tête du général Humbert ses qualités semblaient devenir plus éclatantes. Voici qu'il est jugé digne des plus redoutables responsabilités. Le 22 juillet 1915, il est nommé commandant de la 3e armée. Ce n'était pas tâche médiocre que de tout réorganiser dans cette armée qui avait été grandement négligée et qui venait d'éprouver un grave échec. Un témoin qui la connaissait bien, l'ayant vue un an plus tard, la trouva toute transformée et admira les prodigieux travaux de défense qui rendaient ses lignes imprenables.

Mais l'espace nous manque pour raconter ici l'œuvre accomplie par le général Humbert, pendant les deux années qui suivirent. Hâtons nous de signaler la part glorieuse qu'il prit aux derniers combats qui devaient aboutir à la victoire.

Nous sommes au printemps de 1918. Les

Allemands, voyant débarquer par millions les Américains dont ils avaient prétendu faire fi, comprennent qu'ils sont perdus pour peu que la guerre se prolonge encore quelques mois. C'est pourquoi Ludendorf, leur grand chef, prend une résolution suprême. Il ramasse toutes les forces que l'écrasement de la Russie et de la Roumanie laisse libres, et les lance en ruée colossale dans la direction de Paris, 21 mars 1918.

Sous l'effort gigantesque, l'armée du général Gough plie et se rompt ; ses cadavres jonchent le sol, ses canons sont capturés par centaines, 90,000 hommes sont faits prisonniers.

Qu'est-ce à dire ? L'effort de quatre années héroïques sera-t-il vain ? L'Île de France, Paris vont-ils devenir la proie du vainqueur ?

Non ! car le général Humbert vient à l'aide.

Il était à Clermont, en arrière des lignes anglaises, soufflant un peu en attendant l'heure de l'offensive finale qui était dans les plans des Alliés. Le terrible nouvelle ne le surprend qu'à demi. Dès le 22 mars il appelle à la rescousse ses divisions dispersées ; et, sans les attendre, il vole au plus pressé. Il court boucher le trou laissé béant par la défaite anglaise, à peine voilé par nos héroïques cavaliers. Il refait la liaison entre les anglais du nord et les français du nord. Certes il n'espère point arrêter l'ennemi ; sa ligne est trop ténue ; mais il le contient ; il combat en reculant jour et nuit ; Il harcèle sans se lasser le taureau furieux. Pendant ce temps des renforts accourent de tous côtés qu'il organise avec le même sang-froid que s'il eût été aux grandes manœuvres. Enfin l'heure arrive de reprendre l'offensive, 29 mars. Il donne l'ordre de l'attaque générale, et dès le lendemain, 30, la marche en avant des Allemands est enrayée.

Ludendorf, cependant, ne désespère pas encore. Ses soldats innombrables fondent sous nos coups ; mais le salut de l'Allemagne est en jeu.

Le 9 juin, il se rue sur Humbert avec une nouvelle furie. Vains efforts ! Six jours après il est de nouveau et définitivement repoussé. Le général, plein de joie et voyant enfin la partie gagnée, adresse à ses troupes l'ordre du jour suivant :

“ Soldats de la 3e Armée ! La bataille engagée par l'ennemi le 9 et terminée le 13 a été pour lui un dur échec. Il comptait nous écraser

en un jour et être le soir à Compiègne. Vous avez ruiné son dessein. La gauche de l'armée, général Jacquot, n'a pas perdu un pouce de terrain ; au centre et à droite une résistance acharnée dans laquelle il a subi des pertes énormes a réduit son avance à quelques kilomètres.

Le 11, le général Mangin, accourant à la rescousse avec un groupement de divisions, l'a, par une brillante attaque, vigoureusement rejeté en arrière sur une large partie de front, achevant ainsi l'effondrement de son plan.

Si nous avons perdu du terrain comme il arrive presque fatalement dans la défensive, lui a perdu la bataille.

Il voulait aller à Paris une seconde fois, comme au mois de mars. Vous lui avez fait claquer la porte au nez. Il n'ira pas ”.

On sait le reste. Les Allemands vaincus reculèrent, et finalement quatre mois après, déposèrent les armes.

Terminons cette notice par le portrait du général Humbert.

Ce qui frappe en lui c'est son air de jeunesse. Cheveux encore châains et drus, front sans ride, oeil vif, moustache fine, taille mince, souple, élégante, jambe alerte, geste aisé, gracieux ; il aurait l'air du beau lieutenant qu'il fut jadis, si l'autorité et l'énergie indomptable du grand chef ne tempéraient comme il convient l'aménité de son accueil

Fr. ALEXIS, cap.

CE QU'ON Y VOIT

Un farceur est abordé par un marchand ambulancier de lunettes qui veut à tout prix lui en vendre une paire. Il en prend une paire, la braque sur le vendeur. “ Mais on n'y voit que des coquins, s'écrie-t-il. ”

A peine l'a-t-il remise au marchand que celui-ci les met sur son nez et regardant à son tour le railleur : “ Tiens, dit-il, c'est pourtant vrai ! ”

UNE BRUNETTE

Quelqu'un assurait que sa bru était une jolie brunette.

On lui observa qu'elle était blonde.

— C'est vrai, reprit-il ; mais elle est ma bru et elle est *propre* : c'est donc une bru...nette.

Une fête shintoïste au Japon

J'ai vu dernièrement la plus grande fête shintoïste d'Oslugawa. C'est une fête qu'on célèbre en l'honneur du dieu protecteur de la circonscription dite de Kamikawa. Il y a en effet en ce pays, à part celle de Sapporo qui comprend tout le Hikkaïdo, de telles circonscriptions auxquelles sont censés présider des dieux protecteurs.

Or ces sortes de fêtes sont très solennelles. Elles durent trois jours. On vient en foule dans l'endroit où elles se célèbrent, on vient de tous côtés, des villages circonvoisins et de la campagne environnante. Y vient-on par pur esprit religieux? J'en doute fort. En tout cas, tout y attire en ces trois jours de fête, la splendeur du décor, le vague mystère des cérémonies religieuses mais surtout le grand tintamare des divertissements.

Le décor de la fête est sans contredit de tous points admirable. Les Japonais possèdent vraiment le talent du décor. Ils savent orner avec beaucoup de goût, de précision et de symétrie. Tout démonstratifs qu'ils soient, ils savent cependant garder l'éclat de leurs parures contre toute profusion exagérée et superflue. L'usage des antiques lanternes dont il existe des variétés ravissantes par leur forme, leur dessin et leurs enluminures, combiné actuellement avec celui des lampes électriques renfermées à l'intérieur produit un effet des plus merveilleux.

Or, durant la fête d'Oslugawa, toutes les rues de la cité étaient partout garnies de ces lanternes et de ces lampes électriques, disposées en forme de guirlande voûtée au-dessus de la rue. A voir de loin, on eût dit des fleuves de lumière. C'était véritablement féérique.

Ce décor a encore un mérite de plus : il est le fruit des seules initiatives privées, l'autorité municipale ne se chargeant pas encore elle-même, au moins ici, de ces sortes d'entreprises. On se concerta entre voisins et grâce à une souscription commune, on réquisitionne des hommes du métier qui, largement payés, déploient volontiers les ressources de leur talent. Oh si les Japonais étaient tous chrétiens, comme la religion catholique en ce pays offrirait

un beau spectacle ! Sans compter les vertus héroïques dont sur ce même sol les chrétiens d'autrefois ont donné une preuve si éclatante par leur martyre et dont les chrétiens d'aujourd'hui en donnent une nouvelle par leur fermeté, la majesté extérieure qu'ils sauraient donner à notre saint culte ne trouverait peut-être pas d'égale dans le monde entier !

Il ne faut pas croire cependant que le zèle décoratif du japonais shintoïste moderne soit uniquement inspiré par la piété religieuse. Celle-ci est moins un motif qu'un moyen facile et opportun. Le véritable motif n'est autre que l'intérêt personnel. Ces décorations ne sont pour la plupart, autre chose que des annonces et de la réclame. Elles portent même en caractères très lisibles les noms des gros bourgeois, soucieux de clientèle et avides de gain, qui en ont assumé les plus fortes dépenses. Que voulez-vous ? le shintoïsme plus encore que le bouddhisme est une religion vide et sans âme. Aussi il faut voir combien est insignifiante la partie religieuse de la fête.

* * *

Elle ne compte guère que deux cérémonies principales ! le transport des dieux dans la cité et une procession par les rues.

Le transport des dieux dans la ville se fait ordinairement le premier soir de la fête. Il peut paraître étrange qu'il faille ainsi apporter les dieux dans la ville ! Il en est cependant ainsi. Les temples shintoïstes aussi bien que les temples bouddhistes sont toujours construits en dehors des villes ou des villages auxquels ils sont destinés. De plus les temples shintoïstes sont souvent tout à fait solitaires, leurs prêtres appelés "kannushi" n'habitent jamais tout à côté comme le font les bonzes.

Il faut donc aller là chercher les dieux pour les conduire ensuite en procession. La foule se rend donc au temple en très grand nombre et là, a lieu une cérémonie des plus étranges. Les "hannushi" déjà arrivés avant le peuple, y reçoivent les offrandes des fidèles contre lesquelles ils distribuent une liqueur alcoolique appelée "sake", ainsi que des "mochi" ou petits gâteaux de riz, qui, prétend-on, en cette circonstance ont la vertu de guérir de toutes sortes de maux. Cette cérémonie s'appelle le "yomya", c'est-à-dire la cérémonie du temple moderne.

Après avoir ainsi fait boire et manger ceux qui veulent les payer grassement, les prêtres organisent le départ des dieux pour la cité. Les dieux shintoïstes sont les esprits des ancêtres qu'on croit enfermés dans une grande chasse portative appelée "mikoshi". Ce "mikoshi" ne contient pas autre chose, moins les papiers superstitieux dont il est orné à l'intérieur comme à l'extérieur.

A Tokio cependant on place aussi dans le "mikoshi" les trois objets sacrés du shintoïsme : un miroir, (Yatano kagami), une épée (amenomurahuvio no asurugi) et une pierre précieuse (yasakani no magatana). Ces objets auraient, d'après la légende été donnés par le premier ancêtre impérial, la "grande déesse du soleil" appelée "Amaterasn omikami", à son petit fils, le dieu Amatsukikihikoho no Ninuhi no kitoto, lorsqu'elle l'envoya du ciel prendre possession du Japon au nom de sa divine lignée. Le miroir, conservé à Tokio dans le "Kashiki-dokoro" ou sanctuaire impérial, n'est cependant qu'un fac-similé. Le véritable miroir, — autant que puisse être véritable un récit légendaire — est conservé à Isé dans le Daikingu, le temple le plus ancien et le plus vénéré du Japon. Ces trois objets sont considérés encore aujourd'hui comme les symboles de la puissance impériale, se transmettent de génération en génération et aux principales fêtes shintoïstes on les porte en procession, renfermés dans le "mikoshi".

Le "mikoshi" est donc porté en procession jusqu'à cet endroit de la ville où on a élevé tout exprès un abri pour le recevoir, et c'est de cette espèce de reposoir que partira la grande procession.

Dans les petites villes ou dans les endroits où le cercle des habitations atteint l'emplacement du temple, on ne fait pas cette cérémonie du transport du "mikoshi" dans la ville, mais les prêtres ont bien garde de laisser oublier le "yompa", tant il est vrai que pour eux plus encore que pour les autres cette religion n'est qu'un moyen comme un autre de s'enrichir, fut-il aux dépens même des âmes de ceux qu'ils exploitent.

Quant à la grande procession, elle a lieu l'un des deux jours suivants. Le "mikoshi" y est porté à dos d'hommes, bien qu'il soit très grand et très lourd. On comprend dès lors qu'il en

faillie un bon nombre : il y en a une cinquantaine.

Presque partout, également à l'aide d'hommes seulement, on y tire les "dashi". Ceux-ci sont des chars magnifiques, tout couverts de desseins sculptés, de dorures et d'ornements de toutes sortes. Ils portent à leur sommet des représentations grotesques qui n'ont, paraît-il, aucun sens religieux ou historique, et à l'avant sont installés des gens dont les uns frappent du tambour pendant que d'autres y dansent.

Ce qu'il y a de remarquable encore ce sont les "hannashi", revêtus de leurs plus beaux habits, décorés de leurs grands colliers superstitieux et tenant en main leur célèbre "shakujo", sorte de longue canne de fer, au haut de laquelle sont attachés des anneaux de métal et qu'ils frappent en cadence contre terre à chaque pas qu'ils font.

Tous ceux qui prennent part à la procession portent aussi des vêtements d'un grand prix et d'une rare beauté. Les couleurs en sont vives et chatoyantes et, comme le costume japonais offre la plus noble distinction, le spectacle est des plus ravissants. Prendre part à cette procession est un grand honneur aux yeux de ces païens, même un honneur qui ne s'obtient qu'à prix d'argent.

Quant à la musique de la procession, elle est plutôt rudimentaire : deux instruments seulement, la flûte et le tambour. La flûte est faite d'un bambou perforé à trois ou quatre endroits. Le son en est extrêmement doux et pur : à l'entendre on est sous l'empire d'un véritable charme. Tout autre est le son du tambour japonais : réellement il est insignifiant. On suit bien les règles d'une certaine cadence mais celle-ci est si singulière et si contraire à celle des autres pays que l'étranger en devient vite ahuri. Jamais à l'occasion de cette fête, on ne fait entendre le son d'autres instruments que ceux-là. C'est là une tradition sacrée, semble-t-il, à laquelle on est incroyablement attaché.

Le principal attrait de la fête est celui des divertissements publics qu'on y donne avec fracas durant ces trois jours. Il y a des spectacles onéreux et des spectacles gratuits.

Les spectacles onéreux ne semblent pas différer beaucoup de ceux de l'étranger : on y admire, paraît-il, les prouesses d'habiles acrobates, les farces et les tours de rusés prestidigi-

tateurs, des ménageries curieuses et mille autres choses semblables, que l'on montre dans de petits cirques installés dans certaines rues en si grand nombre qu'ils les obstruent presque entièrement... Ces baraques ne sont fermées à leur façade que par un large rideau qu'on lève de temps en temps — découvrant à la foule avide ce qui se passe à l'intérieur — mais qu'on rabaisse aussitôt dès que quelque chose de sensationnel doit avoir lieu. Ainsi attirée, la foule se presse en ces endroits pour contenter sa curiosité et naturellement non pas au profit de sa bourse.

Les spectacles gratuits se donnent sur de petits théâtres improvisés, dus à l'initiative de gens de moyenne fortune comme certains marchands et certains banquiers qui les font installer devant leurs propres établissements. Les représentations qu'on y donne sont essentiellement japonaises d'ordinaire. Il y a parfois des petites pièces comiques, mais la plupart du temps ce sont des danses et des joutes simulées.

Peut-on appeler les danses japonaises de véritables danses? Le mouvement des pieds n'est qu'une gambade ridicule. Tout consiste dans le mouvement des mains que l'on dessine en cadence au son du tambour. D'ordinaire la main droite tient un éventail qu'elle ouvre et ferme de temps à autre et qu'elle fait jouer entre ses doigts avec une dextérité incroyable. Parmi les danseurs il y a des hommes et des femmes. Les unes et les autres sont revêtus d'habits magnifiques : pour les hommes ce sont souvent des habits de l'ancien Japon ; quant aux femmes elles sont vêtues avec la plus grande modestie. En un mot, il n'y a de séduisant que l'art incomparable avec lequel elles sont exécutées.

Plus admirables encores sont les joutes simulées. Les jouteurs, le plus souvent, des garçons, mais parfois aussi des jeunes filles, portant les uns comme les autres un habit uniforme — tiennent en mains un grand sabre nu, auquel ils impriment des mouvements aussi souples et aussi agiles que ceux des danseurs avec leurs éventails. On dirait réellement d'un combat acharné. Les sabres se croisent, se touchent ; les jouteurs font le geste de se frapper, de se percer ; ils se mêlent, ils se poursuivent, mais jamais ils ne s'attei-

gnent, ou ne se heurtent, tant leurs mouvements ont de mesure et de précision.

Assurément c'est dans ces sortes de jeux que l'on peut admirer à loisir l'adresse prodigieuse de ce peuple, surtout lorsqu'on sait que ces jouteurs ne sont pas toujours des professionnels ; très souvent ce sont des gens de condition ordinaire qui se sont tout simplement exercés pour la circonstance. Ce n'est donc pas en vain que l'on vante les ressources merveilleuses du peuple japonais.

Toutefois au spectacle de cette fête soi-disant religieuse, une réflexion grave surgit dans l'esprit du missionnaire catholique : "Voilà pense-t-il, tout ce que peut donner une religion purement humaine : des diversements assaisonnés de superstition et rien de plus ; rien pour purifier l'âme, rien pour la consoler, rien pour la reconforter et la nourrir... Tout au contraire, pour la dissiper, la débaucher, la ruiner ! Aussi ne faut-il pas s'étonner après cela lorsqu'on constate l'immoralité honteuse dans laquelle ce peuple est en quelque sorte enlisée au point de ne plus avoir le courage d'en sortir ! Oh ! qu'il fait pitié ce pauvre peuple ! A quand donc Dieu a-t-il marqué l'heure de sa conversion ?

FR. URBAIN-MARIE, O.F.M.



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE,
VEUVE DE NAPOLEON III, DÉCÉDÉE RÉ-
CEMMENT A MADRID, A L'AGE DE 94 ANS.

ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JUILLET 1920

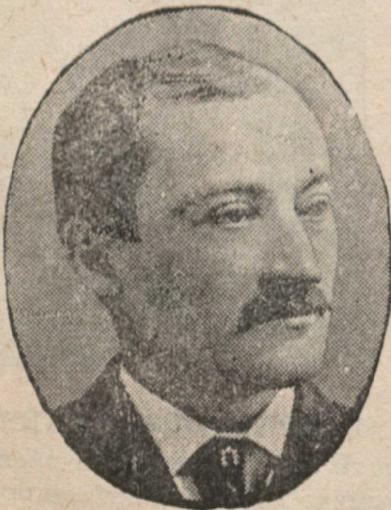
1. — La puissante maison Charles-O. Lacroix de Paris vient d'obtenir une chartre du gouvernement d'Ottawa établissant dans notre pays une compagnie subsidiaire sous le nom de *The Charles-O Lacroix Company of Canada Ltd.* avec un capital de \$500,000.00. Cette compagnie s'occupera surtout d'assurance maritime.

— Le ministère des Douanes, à Ottawa, accuse un surplus de \$16,977,923.00, sur le revenu de la période correspondante de l'andernier.

— A deux heures et demie, cet après-midi, a lieu la prorogation de la chambre des Communes à Ottawa.

— A la suite d'un caucus des députés unionistes, qui dure une partie de la journée, Sir Robert Borden donne sa démission comme premier ministre du Canada. Il est annoncé de plus que la parti unioniste fera place à un nouveau parti qui s'appellera "national-libéral-conservateur" avec un programme nouveau que chaque député devra faire connaître à ses électeurs le plus tôt possible. L'hon. M. Rowell annonce à ce caucus qu'il ne pourra faire parti du futur cabinet.

3. — A Québec commence une série de fêtes commémorant le 25ème anniversaire de fondation de la Garde Indépendante Champlain, de St-Roch.



M. ACHILLE COTÉ

— A St-Hyacinthe s'ouvre le premier congrès des Oeuvres de la jeunesse ouvrière de Montréal, Québec, Lévis et St-Hyacinthe. Ce congrès est organisé par les autorités du Patronage de St-Hyacinthe.

— A sa résidence d'été de Ste-Pétronille, I.-O. décède M. Achille Côté, un des fondateurs de la puissante maison *Le Syndicat de Québec*. Le défunt était âgé de 66 ans.

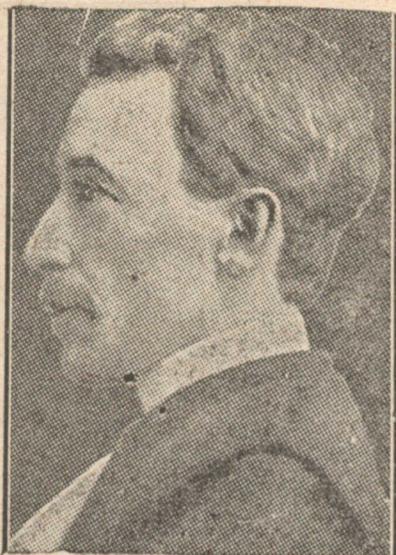
6. — A Gravelbourg, Saskatchewan, s'ouvre la septième convention de l'Association catholique Franco-Canadienne de cette province. S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Régina, préside cette convention.

7. — Son Excellence le Gouverneur Général invite l'hon. Arthur Meighen, ministre de l'Intérieur, à Ottawa, à former le nouveau ministère. Sir Robert Borden annonce la démission d'un autre ministre, l'hon. Martin Burrell, ministre des Douanes, qui remplacera M. Martin Griffin, comme bibliothécaire-conjoint du Parlement.



L'HON. M. MEIGHEN.

8. — Dans une communication officielle au public, par voie de la presse, Sir Lomer Gouin annonce sa démission et sa retraite du poste de Premier Ministre de notre Province.



L'HON. ALEX. TASCHEREAU

9. — Son Excellence le Lieutenant Gouverneur de la Province invite l'hon L-A. Taschereau à former un nouveau cabinet. Le nouveau premier ministre prête serment ce matin, et tous les anciens collègues de Sir Lomer Gouin resteront à leur poste.



L'HON. J.-L. PERRON

— L'hon. J.-L. Perron, conseiller législatif, fera partie du nouveau cabinet comme ministre sans portefeuille et représentera le district de Montréal.

10 — Le régime prohibitionniste remporte un grand succès au Nouveau-Brunswick. L'acte provincial en faveur de la prohibition est maintenu par une majorité de 21,000 voix, et 15.000 voix de majorité ont été enrégistrées contre la vente de la bière et du vin.

— Aux Trois-Rivières s'ouvre le troisième congrès général de l'Association du Notariat canadien en présence de plus de 200 délégués.

12. — Le petit village de Wye, Manitoba, est en partie détruit par le feu. Quinze maisons sont brûlées.

13. — Morari et Debeka, tous deux convaincus de complicité au meurtre d'un Roumain, leur compatriote, et condamnés par S. H. le juge Pelletier, le printemps dernier, sont pendus ce matin, dans la cour de la prison de Québec.

— Le premier ministre du Canada, l'hon. Art. Meighen, a complété l'organisation de son cabinet et tient sa première réunion ministérielle.

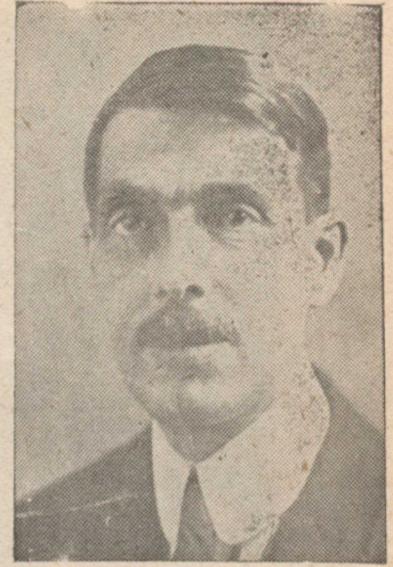
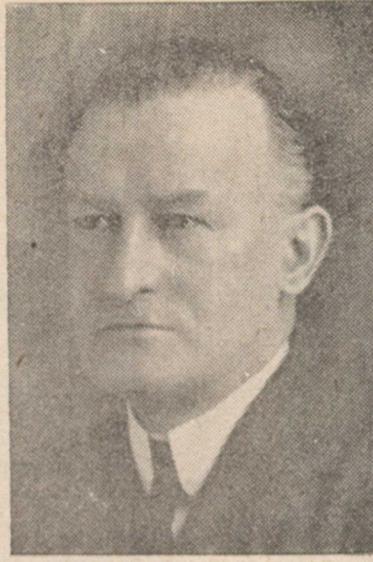
Le nouveau ministère se trouve composé comme suit :

L'hon. Arthur Meighen, premier ministre, secrétaire des Affaires Étrangères. L'hon. J.-A. Calder, président du Conseil et ministre de l'Immigration et de la Colonisation. Sir George Foster, ministre du Travail et du Commerce. Sir James Lougheed, ministre de l'Intérieur. Sir Henry Drayton, ministre des Finances. L'hon. Hugh Guthrie, ministre de la Milice. L'hon. A.-L. Sifton, secrétaire d'État. L'hon. Dr Reid, ministre des Chemins de fer. Le Sénateur Robertson, ministre du Travail. L'hon. C.-C. Ballantyne, ministre de la Marine et des Pêcheries. F.-B. McCurdy, ministre des Travaux Publics. L'hon. M. Doherty, ministre de la Justice. L'hon. M. Blondin, ministre des Postes. L'hon. M. Tolmie, ministre de l'Agriculture.

— Sir Lomer Gouin est nommé membre du Conseil Législatif, en remplacement de l'hon. Alphonse Racine.

14. — A Aix en Provence, où il était depuis quelques mois, décède Mgr Albert Pascal, évêque de Prince-Albert, à l'âge de 72 ans.

— Trois citoyens de Québec, viennent d'être créés Chevalier de Saint-Grégoire le Grand par Sa Sainteté Benoît XV. Ce sont MM. Arthur Paquet, député à Québec, Louis Émond, contre-maître, et Pierre Beaulé, ouvrier, tous de St-Sauveur.



M. LOUIS ÉMOND

M. ARTHUR PAQUET, député

M. PIERRE BEAULÉ

— Une mine d'ambre vient d'être découverte sur les bords du lac Cedar au Manitoba, à 80 milles au sud-ouest de Le Pas.

15. — Le Chemin de fer Pacifique Canadien ouvrira à Londres le 22 juillet un bureau d'information, qui sera de la plus grande utilité aux voyageurs canadiens.

— Le Manitoba célèbre le 50^e anniversaire de son entrée dans la Confédération canadienne.

A cette occasion, le Duc de Devonshire, gouverneur général du Canada, adresse un télégramme de félicitations à Sir James Aitkin, Lieutenant gouverneur du Manitoba.

— Le représentant du Mexique au Canada, M. Luis Murna Martinez, vient d'arriver à Toronto. Sa mission est surtout de promouvoir de plus étroites relations commerciales entre le Canada et le Mexique.

— Environ 125 délégués au Tammany Hall de New-York, parmi lesquels on remarque d'importants personnages, arrivent à Québec et vont visiter le sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré.

— Trois prêtres distingués du diocèse de Québec reçoivent du Saint Père la médaille Pontificale *Bene Merenti*. Ce sont : M. le chan. Miville, directeur de l'École Apostolique Notre-Dame, et MM. les abbés Joseph Bernier, directeur de l'École dite des "Vocations canadiennes", de St-Victor de Tring, et Maxime

Fortin, aumônier général des Unions ouvrières catholiques de Québec.

— Aujourd'hui s'ouvre à Chicoutimi le Congrès des Syndicats Nationaux catholiques. Une centaine de délégués et plusieurs prêtres y assistent.

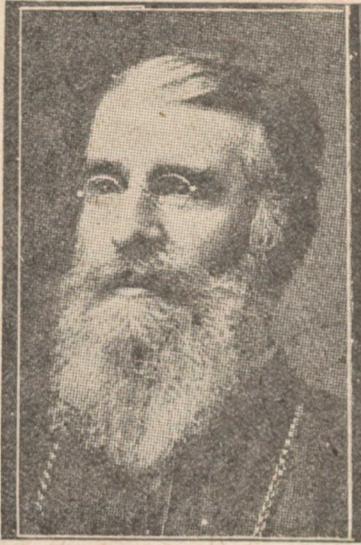
— Sir Hormidas Laporte a démissionné comme président de la Commission des Achats de guerre, qui a été reconstituée sous le nom de Commission centrale des achats.

— Le gouvernement anglais vient d'accorder en hommage, une rente annuelle de cent livre, sterling à Madame Albani (Emma Lajeunesse) la fameuse cantatrice Canadienne française.

— Le "Canadian Recruit" navire du gouvernement canadien qui s'est échoué en décembre dernier près de Tadoussac est renfloué par la "General Wrecking Coy" et la "Quebec Salvage Wrecking Coy" et ramené à Québec.

19. — A la chambre de commerce de Détroit, Mich, où se trouvent réunis les représentants de vingt-cinq capitalistes du Canada et des États-Unis, on discute le projet de construire immédiatement un pont suspendu entre Détroit et Windsor, Ont. L'exécution du projet coûterait \$28,000,000.

20. — Le Tribunal du Commerce du Canada autorise les raffineries à vendre le sucre 24 sous la livre, et il permet aux détailliers de le vendre 26 sous mais pas plus.



MGR. PASCAL
EVÊQUE DE PRINCE-ALBERT

— L'ex-premier ministre de Québec, Sir Lomer Gouin, entre au Conseil d'administration de *La Presse* de Montréal en qualité de conseiller politique avec un traitement de plus de \$12.000 par an.

— Le "sou du pauvre" pour la seule ville de Québec rapporte la somme de \$44,874,07 que l'on distribue aux institutions charitables de notre ville.

22. — Le Congrès au sujet de la navigation du St-Laurent des grands lacs jusqu'à la mer, s'ouvre à Détroit, Michigan. Environ 1500 délégués y assistent. L'exécution de ce projet coûtera plus de \$150,000,000., mais par contre, il donnera une force hydraulique de 1,700,000 chevaux-vapeur. Ce projet cependant trouve des adversaires chez les hommes d'affaires de New-York et de Montréal.

— Les experts de la compagnie de téléphone sans fil de Marconi, réussissent à envoyer un message téléphonique à une distance de 2,000 milles, de la station de Chelmsford à St-Jean de Terre-Neuve

— Le rapport financier produit ce soir, par M. Nelson Verge, trésorier de la ville, montre que l'année se terminant le 30 avril 1920, a été prospère pour la ville de Québec. Le trésor a un surplus de \$25.212.

26. — Plus de 10,000 pèlerins prennent part à la fête de sainte Anne à son sanctuaire de Béaupré. Le matin, plus de 120 messes sont

célébrées et 7,000 communions sont distribuées.

27. — Les élections provinciales générales, de la Nouvelle-Ecosse, qui ont lieu aujourd'hui, assure la victoire du parti libéral. L'hon. G.-H. Murray revient au pouvoir avec une majorité de 15 voix.

— Au Château-Frontenac a lieu un banquet offert à l'hon. L.-A. Taschereau, le nouveau premier ministre de Québec. Plus de deux cents convives y assistent sous la présidence de l'hon. Ad. Turgeon. L'hon. Taschereau y prononce un important discours.

— A Québec s'ouvre le 20ème congrès de l'Union des Municipalités Canadiennes. Près d'une centaine de délégués y assistent et les séances ont lieu à l'Hotel de Ville.

29. — Un journaliste distingué de Buenos Ayres, M. Jose Lagos, est actuellement en notre ville, au Château Frontenac. M. Lagos fait partie de la rédaction du plus important journal de l'Amérique du Sud, *Lo Preuso* qui a un tirage de 200,000 numéros.

— La vingtième convention des Municipalités canadiennes se termine aujourd'hui à Québec. L'élection des officiers a donné le résultat suivant : Président, Arthur Roberts, Bridgewater, N.-E ; premier vice-président, Dr C.-W.-H. Rondeau, de Westmount, P. Q ; second vice-président, M. Ramsden de Toronto ; troisième



M. L'ÉCHEVIN MERCIER
DE QUÉBEC, RÉCEMMENT CRÉÉ CHEVALIER DE
ST-GRÉGOIRE-LE-GRAND

vice-président, M. Pearson ; secrétaire trésorier, A.-D. Sheblay, Westmount P. Q.

— Le président du Comité exécutif de l'Association des chemins de fer canadiens, vient de demander à la Compagnie des Chemins de fer du Dominion une augmentation de trente pour cent sur les taux de fret, cela afin de fixer les salaires des employés au même taux que ceux de leurs confrères américains.

— On annonce officiellement la nomination à la Cour du Banc du Roi des Juges Tellier, Allard, Howard de Montréal, Flynn et Dorion de Québec.

— Deux cents délégués de la conférence de la presse venant des cinq continents et réunis

à Grand Pré près du " puits d'Évangéline ", assistent au dévoilement par le vicomtesse Burnham d'une statue de l'héroïne de Longfellow. Cette statue qui est en bronze et de grandeur naturelle, est une reproduction d'une petite figure d'argile modelée par Philippe Hébert, sculpteur Canadien-français.

30. — On annonce que M. C.-O. Pentland, avocat de Québec, serait nommé juge en chef de la Cour de l'Amirauté en remplacement de feu le juge Routhier.

31. — Ce matin s'ouvre à Ste-Marie-de-Beauce, la troisième Convention générale de l'Association Catholique des Voyageurs de Commerce du Canada.



DESTROYER AMÉRICAIN PASSANT SOUS LE PONT " HELL GATE " A NEW-YORK

Un penseur disait d'un de nos politiciens les plus huppés :

— Il est tellement menteur qu'on ne peut pas même croire le contraire de ce qu'il dit.

Parler pour ne rien dire, c'est pour les trois quarts des gens exprimer tout ce qu'ils pensent.

JOSEPH DE MAISTRE.

QUI ?

" Les petits cadeaux entretiennent l'amitié ".

Le premier qui a dit cela voulait probablement se faire donner quelque chose.



LE SUPPLICE DE POP D

Gauseries Scientifiques

La vision à travers les corps opaques

LA SOLUTION de l'énigme nous paraît assez avancée pour nous permettre de conclure déjà par cette proposition étrange sans doute, mais solidement motivée : *la rétine de l'œil humain est sensible à la plupart des radiations invisibles — peut-être à toutes.* Que si elle ne les voit pas, ce n'est pas faute de pouvoir, mais à cause de l'écran protecteur ou du voile providentiel que Dieu a placé au-devant de la rétine, à savoir le cristallin et les milieux oculaires, tels que l'humeur vitrée. En effet, ces organes de l'œil doivent réfracter les rayons lumineux, et partant sont impénétrables à la lumière obscure soit infra-rouge, soit ultra-violette, lorsqu'elle est incapable de réfraction.

Sans ce voile providentiel, qui nous impose une discrétion forcée, nos maisons seraient de verre, nos habits eux-mêmes ne nous protégeraient plus ; il n'y aurait plus de secret intime, et partant la société civile et religieuse ne serait plus possible entre les hommes.

La preuve de cette assertion surprenante, ce sont les expériences dont il nous reste à donner un résumé fort abrégé, sans doute, mais suffisant à notre démonstration.

On a expérimenté sur des maladies opérés de la cataracte avec ablation du cristallin, sur des aveugles de naissance et sur des sensitifs c'est-à-dire des hommes doués d'une sensibilité visuelle anormale et exceptionnelle. Examinons pour ces trois cas, les résultats obtenus.

Les aveugles opérés de la cataracte furent les premiers sujets d'étude. On a choisi ceux auxquels on a enlevé cette partie de l'organe visuel semblable à une lentille de verre, qui est le cristallin, et remplacé par des bécicles.

Les premières expériences furent du Dr Kraft. Il prépara une chambre noire parfaitement obscure et y introduisit l'aveugle opéré.

On le fit asseoir pour donner à ses yeux le temps de s'accoutumer à l'obscurité. Au bout de quelques minutes, l'aveugle commença à distinguer dans les ténèbres une foule d'objets, que le docteur lui même était incapable de voir, en sorte que c'est ici l'aveugle qui guidait le voyant dans l'intérieur de cette chambre noire.

Les fenêtres, qui avaient été fermées avec des plaques de cuivre et que les pâles rayons de la lune éclairaient au dehors, paraissaient à l'aveugle transparentes comme du verre. Alors, l'opérateur sortit de la Chambre et fit des gestes avec les mains derrière ces plaques de cuivre, et ces gestes furent aussitôt perçus par l'aveugle. Plus tard, on remplaça le cuivre par des plaques de ferblanc, de plomb, de zinc, etc. et leur transparence varia seulement de degré.

En France, des expériences analogues furent faites et souvent exposées à l'Académie des sciences surtout par MM. de Chardonnet de Rochas, le Dr Saillard, etc.

Ainsi deux aveugles opérés de la cataracte et privés du cristallin furent placés en face d'un arc voltaïque renfermé dans une lanterne spéciale qui ne laisse passer que les rayons ultra-violets, et ils aperçurent clairement à travers l'épaisseur métallique de cette lanterne l'arc électrique lui même et tous les détails de sa forme et de ses mouvements.

Les secondes expériences furent faites à l'Institut des jeunes aveugles, avec les rayons X, par M. Foveau de Courmelles. Sur 240 élèves, 36 étant demi-voyants, furent éliminés. Les 204 restant furent placés dans l'obscurité en face de l'ampoule de Crookes, enveloppée d'un voile noir. Ils fournirent 9 sujets, 5 filles et 4 garçons, percevant les rayons X ; 2 autres virent en outre, les rayons cathodiques et fluorescents ; 3 autres enfin, les rayons cathodiques sans les fluorescents. Ces sujets aveugles pour les rayons visibles à l'œil normal sont donc des voyants pour les rayons invisibles. Et l'on serait tenté, en contemplant plusieurs de ces jeunes aveugles, marchant dans les rues ou jouant aux barres et aux quatre coins, en évi-

tant les obstacles avec un art si consommé, de supposer qu'ils sont guidés, non seulement par un toucher plus délicat et mieux éduqué que le nôtre, mais encore par cette vue de l'invisible que nous ne soupçonnions pas jusqu'à ce jour et dont la récente révélation nous surprend encore.

Les dernières expériences ont été faites sur des sensitifs proprement dits, que l'on ne peut ranger dans les deux catégories précédentes d'aveugles, et qui pourtant leur sont de quelque manière comparables, puisqu'ils jouissent comme eux de la vue de l'invisible, au moins dans certaines conditions. L'étude de ces sujets anormaux, d'une sensibilité très spéciale, est à peine ébauchée, mais le principe qui doit guider les recherches est nettement établi et peut se formuler ainsi : Tous les rayons ultra-violet et infra-rouges, peuvent agir sur la rétine, lorsque la transparence des milieux oculaires leurs permet de l'atteindre. Ce qui se réalise à divers degrés, dans un certain nombre de cas anormaux, provenant soit de l'ablation du cristallin, soit de constitution native ou accidentelle de ces milieux oculaires chez certains sujets.

Ainsi s'explique le cas d'une jeune Syrienne. Pour voir à travers les corps opaques, ou dans les couches de la terre, elle se sert des rayons obscurs de la lumière solaire, au moment où elle est la plus puissante, de midi à 2 heures, et voici comment elle opère :

Elle se couvre la tête d'un voile noir pour empêcher l'accès dans ses yeux des radiations visibles qui se mêleraient aux radiations obscures et entraveraient leur vision distincte. Ces radiations obscures une fois isolées, leur impression sur la rétine deviendra beaucoup plus nette. Encore, faudra-t-il à cette personne une grande force d'attention et de concentration sur elle-même pour les bien distinguer. Voilà pourquoi la voyante, une fois tournée fixement vers le lieu qu'elle veut explorer et que le soleil éclaire vivement, exige le silence absolu autour d'elle et en elle-même dans tous ses sens, afin que l'exercice d'une faculté si subtile ne soit point troublé.

Voilà aussi pourquoi on aide parfois ce résultat par l'hypnotisation de la voyante qui concentre toutes ses puissances sur un objet unique.

Après un moment d'effort soutenu, la voyante commence à voir les couches de la terre, transparente comme du cristal, grâce à ces rayons

plus subtils de lumière supra-violette ou infra-rouge, qui pénètrent de toute part, et dans ce cristal, elle découvre des veines sombres qui sont les eaux ou les métaux imperméables à toute lumière, et dont elle peut ainsi décrire la direction et le volume lumineux, comme l'ossature de la main dans sa radiographie par les rayons X.

L'explication d'un phénomène si déconcertant en apparence est donc enfin trouvée. Nous la croyons simple et lumineuse, alors même que certains détails seraient encore obscurs.

Si admirable que soit ce pouvoir de certaines radiations de traverser les corps opaques et de les rendre transparents comme du cristal, nous n'aurions jamais dû le croire ni impossible, ni supranaturelle, en voyant chaque jour la lumière blanche pénétrer le cristal, l'air, l'eau et mille autres corps. Au fond, ce phénomène journalier n'est pas moins admirable que le premier. L'habitude seule nous empêche d'en être émerveillé : *assueta vilescunt*. Loin de nous étonner attendons-nous plutôt à de nouvelles découvertes non moins inouïes, car la science de la lumière, née d'hier, bien loin d'avoir dit son dernier mot, nous promet d'autres surprises avant un demi siècle.

Concluons. — Nous maintenons le principe éternel, si souvent rappelé par les théologiens, que la *vision de l'invisible*, "*remota et occulta patefacere*", est un acte qui n'est pas naturel. Mais c'est à la science de nous faire distinguer ce qui est réellement invisible de ce qui ne l'est qu'en apparence.

En conséquence, devant un cas de vision à travers les corps opaques, ne nous pressons pas de crier au miracle, ni divin, ni diabolique. Le fait peut être naturel quoique anormal. Faisons d'abord procéder à un examen médical, soit du tempérament plus ou moins sensible du sujet, soit de son organe visuel. Et c'est seulement à défaut de toute cause pathologique naturelle que nous aurons droit de recourir à une cause surnaturelle.

Pratiquement, il suffit que cette faculté de vision soit habituelle et s'exerce à volonté, comme chez notre jeune Syrienne, pour écarter toute hypothèse de miracle, car les dons mystiques sont passifs et ne sont jamais en notre pouvoir. D'autre part, l'intervention diabolique pouvant être soupçonnée sans de graves raisons, le champ reste largement ouvert aux hypothèses naturelles. A. FARGES, *Prélat de Sa Sainteté*



Goin de l'Ouvrier



La crise sociale telle que décrite par Léon XIII

TRAVAIL DE MGR EUGÈNE LAPOINTE
À LA SEMAINE SOCIALE DE MONTRÉAL

LE CONFLIT s'étend toujours entre le capital et le travail. Le socialisme ne triomphera pas complètement parce que la Providence ne tolère pas plus la tyrannie d'en bas que celle d'en haut ; mais l'agitation du prolétariat bouleverse toute la société.

Le malaise, l'agitation des esprits, la révolte contre l'ordre social et économique régnant s'expliquent par l'absence du sentiment religieux et de frein moral chez les ouvriers comme les autres humains, mais ils ont aussi leur cause dans les conditions économiques dont résulte une situation d'information et de misère que Léon XIII déclare imméritée. L'auteur de l'encyclique *Rerum Novarum*, en docteur, en premier pasteur et en protecteur-né des faibles, examine les idées et les faits du dernier siècle et expose la misère tant morale que matérielle au milieu de laquelle se débat le prolétariat.

Les éléments du problème que nous étudions sont les suivants : la soif d'innovation qui est passée du domaine politique au domaine social, les progrès incessants de l'industrie, des nouvelles routes ouvertes aux arts, l'altération des rapports entre patrons et ouvriers, la concentration de la richesse, l'union et la plus haute opinion d'eux-mêmes chez les ouvriers, puis la corruption générale des mœurs.

Léon XIII énumère ainsi les trois grandes causes du conflit social ; la destruction des anciennes corporations ouvrières ; la disparition des principes et du sentiment religieux dans les lois et les institutions publiques, qui a livré l'ouvrier à la merci des maîtres inhumains et à la cupidité d'une concurrence effrénée ; enfin, le monopole du travail et des effets de com-

merce. L'impartialité avec laquelle Léon XIII traite son sujet fait de son encyclique une chartre de justice et de charité non seulement pour les patrons mais aussi pour les ouvriers.

Du paragraphe de l'Encyclique résumant les causes du conflit social, on peut tirer des conclusions suivantes : 1° La triste situation du prolétariat, en général n'est pas de sa faute, puisqu'il est "dans une situation d'infortune et de misère imméritée" ; 2° "La question ouvrière a des racines profondes dans un régime économique vicié" que le Pape ne réproouve pas formellement dans son essence, mais qui a donné lieu à de graves abus qu'il condamne ; 3° elle est une question non seulement économique, mais religieuse et morale ; 4° Elle a plusieurs affinités avec la politique.

Les éléments du problème social se rapportent à deux catégories de causes : causes religieuses et morales, et causes économiques.

LES CAUSES ÉCONOMIQUES

La grande cause économique du conflit, c'est l'affluence de la richesse dans les mains du petit nombre d'une part, et l'indigence de la multitude, d'autre part. Il y a toujours eu et il y aura toujours des pauvres ; égaux par nature, les hommes ne le sont pas quant aux facultés et quand à la répartition de la richesse. C'est un fait que personne ne peut supprimer ; mais nous devons chercher à en adoucir l'amertume et à en diminuer les fâcheux effets.

En apportant la charité au monde, le Christ avait rendu cette inégalité supportable ; l'Église, après lui, s'est toujours efforcée de faire prévaloir la fraternité, sinon l'égalité entre les hommes. Ensuite, la Réforme par le libre-examen, le philosophisme impie du XVIIIème siècle, puis la libre-pensée et le matérialisme contemporain ont prétendu assurer, par la démocratie et la soi-disant souveraineté populaire, le règne de l'égalité rêvée. L'expérience a été douloureuse et stérile ; les pauvres nécessaires sont plus nombreux que jamais. Bien plus le

siècle dernier a inauguré le paupérisme, c'est-à-dire, une pauvreté non plus accidentelle, mais une situation, un état de misère. L'émigration en est une preuve. A part les miséreux, il y a les prolétaires, qui réussissent à vivre tant bien que mal de leur travail, mais qui restent toujours pauvres et qui sont absolument incertains du lendemain.

La grande industrie a tout changé dans la vie de l'ouvrier ; elle a substitué les grandes usines au petit atelier ; elle a provoqué les grandes agglomérations humaines dans les faubourgs industriels ; grâce à elle, la petite propriété a fait place à la grande et presque tout le monde est devenu salarié et locataire. L'ouvrier moderne est devenu un simple rouage dans le mécanisme de la grande industrie où on le paie le moins possible, où on le met de côté dès qu'il cesse d'être utile.

L'ouvrier est assujéti à un travail uniforme, matériel et abrutissant, dans une atmosphère surchauffée et poussiéreuse, au milieu des odeurs d'huile et de graisse. Le salaire est insuffisant pour entretenir une famille nombreuse, il est toujours exposé à cesser ou à baisser, il ne permet de faire aucune économie pour les jours de chômage, de maladie, de vieillesse et d'infirmité. Le nombre des sans-travail est angoissant.

Le grand nombre de non-propriétaires est l'un des vices radicaux de notre édifice social. La propriété n'est pas seulement un droit, c'est un besoin. elle est comme le prolongement de l'être humain. Le propriétaire devient difficilement un sans-patrie ou un révolté. Les locataires ne sont pas assez bien logés, (Mgr Lapointe appuie cette assertion des citations les plus solides puisées chez les auteurs européens et américains.)

Notre siècle industriel a été dur pour les pauvres gens ; on y a rencontré quelques bons samaritains, mais en trop petit nombre. Les ouvriers sont mieux payés qu'autrefois, mais le coût de la vie a monté en proportion, de sorte que l'ouvrier ne s'est guère enrichi, tandis que les capitalistes se sont enrichis fabuleusement. Aux États-Unis, surtout, le contraste est stupéfiant.

On a bien raccourci les heures de travail, on a amélioré les conditions de travail ; c'est un adoucissement, mais la condition de l'ouvrier est restée la même ; on n'a pas réformé ses mœurs ni celles du capitaliste ; on n'a

pas rectifié les idées ni calmé les rancœurs ; on n'a pas diminué l'âpreté à jouir ni chez l'un ni chez l'autre.

LES CAUSES MORALES

“ La corruption des mœurs et l'indifférentisme religieux ” sont d'après Léon XIII la principale cause du malaise social et du conflit qui en résulte. L'homme du peuple qui assiste au prône et au catéchisme peut bien être illettré, mais non un ignorant. La parole du prêtre élargit les horizons du savoir humain et habitue à voir chaque chose dans son cadre et avec des proportions normales ; elle assouplit et discipline l'intelligence ; elle exerce et rectifie le jugement,

Des patrons qui s'y connaissent admettent la supériorité de la main d'œuvre fournie par notre population catholique. Nos ouvriers ont l'élévation du sentiment, la dignité de la vie, le respect, l'amour de l'ordre. Ils tiennent à la vie familiale. Ils admettent la nécessité d'une hiérarchie sociale.

Les corporations ouvrières du Moyen Age étaient à base chrétienne et préservaient les mœurs et la foi. Depuis ce temps, la dégradation morale a eu un fâcheux retentissement sur les conditions matérielles : sans principe de morale, l'ouvrier est dissipateur et imprévoyant, il est souvent mauvais époux.

Les classes supérieures sont responsables dans une assez large mesure du vice et de l'erreur répandus parmi les masses populaires. On a prêché l'évangile de la jouissance matérielle et on a organisé cette jouissance. On a eu beau jeu en cela, parce qu'aucune organisation professionnelle catholique n'y pourvoyait plus. Ce fut la cause du succès remporté par les syndicats professionnels neutres.

Certains services ont été rendus, dans l'ordre professionnel, par ces syndicats neutres ; mais combien de pertes matérielles de toutes sortes ont été accumulées par les grèves qu'ils ont multipliées ? Parmi les chefs de ces syndicats, il y en avait quelques-uns de bien intentionnés, il y en avait encore plus qui étaient mauvais et la plupart étaient des illusionnés. C'est pourquoi les syndicats neutres versèrent vite dans les excès les plus regrettables : des sectaires s'en servirent pour attaquer l'Église et l'ordre social. Des auteurs renseignés affirment que tous les syndicats internationaux sont affiliés

à la franc-maçonnerie ainsi que les sociétés de secours mutuels neutres.

Pour mesurer le mal que font les syndicats neutres, il faut prendre contact avec eux, entendre quelques-uns de leurs chefs parler publiquement et privément de l'Église, des prêtres, des riches et des patrons. Quand aucun enseignement religieux ne vient parler des conséquences du travail machinal et de la propagande neutralisante, la conscience se fausse, l'ouvrier se diminue, le citoyen se pervertit.

La neutralité des syndicats ouvriers a provoqué cette étrange contradiction de la double conscience chez les ouvriers. C'est grâce au phénomène de la double conscience si les ouvriers acceptent le travail du dimanche et d'autres pratiques aussi blâmables.

Constatant que le syndicalisme a échoué dans son œuvre de relèvement social, le prolétariat compte maintenant sur le socialisme. Les unions ouvrières neutres se sont presque toutes muées en partis politiques ou en groupements de classes. Elle ne protègent plus les intérêts professionnels, mais servent des ambitions de classes.

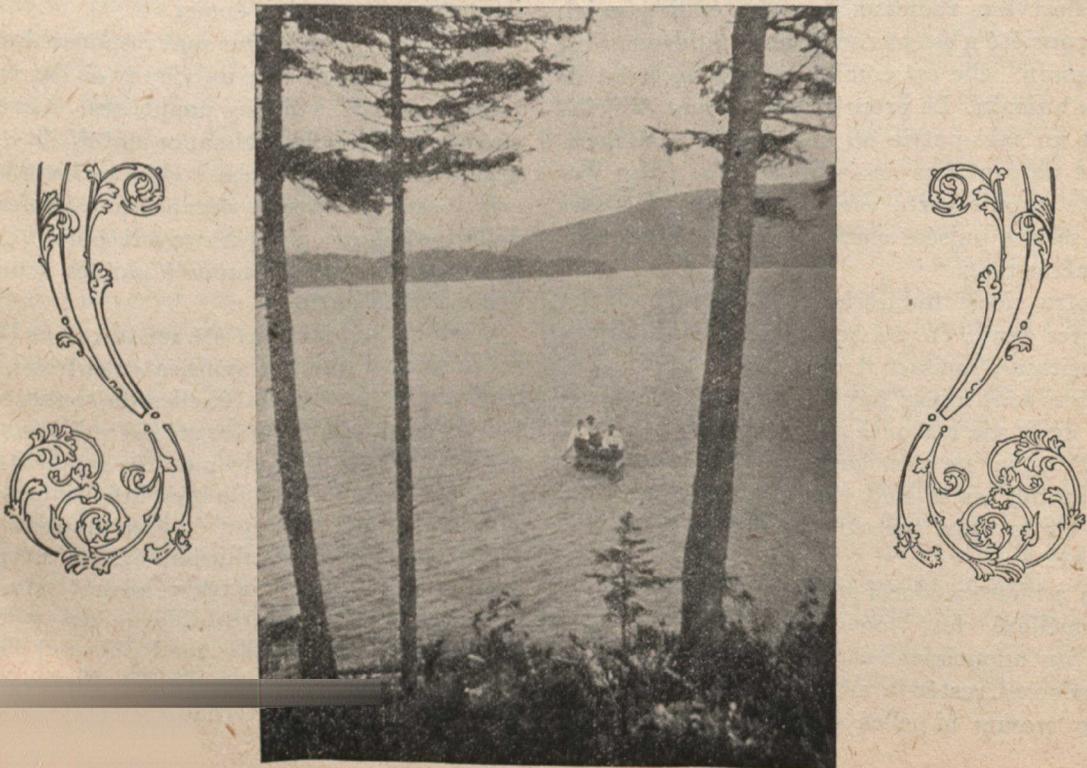
Le prolétariat se révolte en ce moment contre la puissance de l'or qu'on lui avait promise et qui le fuit toujours. Pour le tromper, on l'a

affranchi de la prétendue servitude du dogme et de la morale, on l'a proclamé souverain ; aujourd'hui le prolétariat veut prendre de force ce qu'on retarde à lui donner. Son raisonnement est abominable, mais il est logique ; quand il n'y a plus de morale, plus de ciel, pourquoi interdire à une classe de s'emparer de la richesse

La philosophie en est venue à consacrer les théories les plus inhumaines. La force érigée en principe de gouvernement et mise au service des grands intérêts financiers comme des ambitions de races a amputé l'Europe de 12,000,000 d'hommes et l'a jetée dans la banqueroute ; transportée dans le domaine social, elle menace de ruiner la civilisation.

Léon XIII loue sans restriction les initiatives heureuses que des patrons chrétiens ont tentées, mais il s'en tient à son affirmation que "*la plupart des ouvriers sont dans une situation d'infortune et de misère imméritées.*"

Léon XIII ne condamne pas le progrès réel ou les excès de pouvoir, le manque d'humanité et d'équité d'un trop grand nombre de patrons, l'usure de certains capitalistes. Ce qu'il déplore, c'est que l'orgueil et l'amour de la richesse, l'égoïsme, l'oubli des préceptes de justice et de charité viennent occasionner cette concentration exagérée de capital et semer l'indigence.



LE LAC DES SEPT-ILES

Science Ménagère

L'hygiène en vacances

SUPPRESSION DES MOUCHES

DANS beaucoup de camps les mouches sont en si grand nombre qu'elles constituent un véritable fléau ; elles abondent au point de rendre illusoire la protection contre elles des tentes réfectoire et cuisine.

Le lieu favori de ponte et de pullulation de la mouche, est le fumier du cheval, mais elle se développe aussi dans les déjections humaines, ce qui la rend particulièrement dangereuse à la santé des êtres humains. Même dans les camps où il n'y a pas de chevaux et où l'on prend grand soin des matières excrémentielles, les mouches s'introduisent souvent en grand nombre. C'est qu'alors il y a peut-être des étables et des granges dans le voisinage, qui fournissent leur quote-part de mouches, ou encore des matières animales ou végétales en décomposition, dans les déchets de cuisine exposés à l'air, dans les porcheries, les poulaillers ou tout autre endroit où la saleté abonde.

La suppression des mouches ne s'accomplit que par l'élimination de leur lieu de ponte. Les grillages, les attrappe-mouches, les papiers et poisons à mouches sont utiles, mais dans cette guerre aux mouches, ces moyens ne suffisent pas. La mesure essentielle à prendre, c'est la propreté absolue du camp et de ses alentours. L'ordure fécale, le fumier, les déchets de cuisine, etc. doivent être à l'abri des mouches.

Comme celles-ci ne volent pas à plus de cinq cent verges du lieu de leur éclosion, le site des étables, des porcheries, des poulaillers par rapport au camp est donc très important. On le placera aussi loin que possible de ces structures, des porcheries surtout, dont il doit être éloigné de pas moins d'un quart de mille

TRAITEMENT DES BLESSURES

Petites coupures. — Si elles saignent, tant mieux car le sang entraîne les microbes au dehors et lave la plaie. Dès que l'hémorragie est terminée, on badigeonne la blessure et la peau avoisinante à la teinture d'iode, puis on applique un pansément de gaze stérilisée ou de mousseline fraîchement lavée que l'on maintient en place au moyen d'un bandage. Un bandage de gaze stérilisée constitue un excellent pansément pour les blessures légères des doigts ou de la main. On fait une compresse avec plusieurs plis d'un bandage ou encore, on l'enroule autour du doigt, ayant soin que la surface qui touche directement à la blessure ne vienne pas en contact avec les mains de l'opérateur.

Les coupures graves. — Elles sont exposées à saigner abondamment, mais à moins qu'une artère ou une grosse veine ne soit ouverte, l'hémorragie, dans la plupart des cas, cessera d'elle-même.

Si le sang sort par jets, appliquez le tourniquet, en attendant le médecin. Placez le blessé en bonne posture et faites en sorte que ses habits ne touchent pas à la blessure. S'il doit être transporté avant l'arrivée du médecin, recouvrez la plaie d'une bonne épaisseur de gaze stérilisée ou de linge aseptique. Si vous n'en avez pas, servez-vous de mouchoirs ou de serviettes nets, que vous maintiendrez en place avec un bandage.

Blessure par hameçon. — Si, par accident, un hameçon pénètre dans la peau, n'essayez pas de l'en extraire en tirant dessus. Une pareille tentative causera des lacérations et la déchirure des tissus. Il est mieux de rabaisser la courbe du crochet et pousser la pointe en avant et par en haut pour la ramener à la surface, aussi près que possible de son point d'entrée. Puis on la lime ou on la coupe, après quoi l'hameçon

est extrait en tirant dessus, sans qu'il en résulte grand dommage pour les tissus.

Blessures à armes à feu. — Les balles et les grains de plomb font de petites blessures profondes, en ponction. La décharge, à courte portée, d'un fusil, d'une carabine ou d'un pistolet peut causer une plaie profonde et lacérée.

En attendant le médecin, couvrez la plaie de gaze stérilisée ou de vieux linge net. Rappelez-vous qu'il peut y avoir deux blessures, l'une causée par la balle à son entrée et l'autre à son point de sortie. Si l'on n'en voit qu'une d'abord, il faut rechercher l'autre sur le côté opposé du membre ou du corps.

Il y a toujours danger de tétanos dans les blessures par armes à feu. Le sérum anti-tétanique devra donc être administré aussitôt que possible par le médecin.

Les échardes. — On enlève les petites échardes de la chair au moyen d'une aiguille flambée puis refroidie. Les grosses échardes s'enlèvent avec l'allumelle d'un couteau flambée, que l'on insère sous l'écharde en la saisissant entre l'ongle du pouce et l'allumelle.

Piqures d'insectes. — On soulage ces piqures par une application de quelques gouttes d'eau ammoniacale ou d'un peu de bi-carbonate de soude.

Dans les cas de piqures d'abeilles ou de guêpes, on enlève le dard avant d'appliquer l'ammoniaque. S'il y a beaucoup de douleur on la soulage par l'application de compresses d'eau froide ou d'une solution d'acide borique.

Dans certains coins du pays, il existe un insecte, une petite punaise rouge qui cause beaucoup d'irritation et de démangeaison de la peau. Cet insecte s'introduit dans la peau d'où il faut l'en retirer au moyen d'une aiguille flambée. Après quoi on lave à l'eau chaude et au savon.

Coup de soleil. — Contre les brûlures de la surface du corps, causées par un soleil trop ardent, le traitement suivant soulage : Faites dissoudre une cuillerée à thé d'acide borique dans une demi-chopine d'eau chaude, puis ajoutez vingt gouttes d'acide carbolique et brassiez bien. On applique cette solution au moyen d'un tampon de ouate hydrophyle ou avec un pulvérisateur. Il ne faut pas exercer de friction sur la peau. On répète toutes les demi-heures, au besoin. En l'absence de cette solution, on applique des compresses d'eau froide.

S'il se forme des cloches d'eau, les ouvrir augmente la douleur et le malaise. Après quelque temps, une nouvelle couche d'épiderme se forme et les cloches crèvent d'elles-mêmes.

Contre l'insolation plus grave, avec symptômes cérébraux marqués et grande dépression, l'eau froide à la tête et sur le corps, en compresses, est le traitement à suivre en attendant le médecin.

L'herbe à puce. — Un bon lavage des mains au savon et à l'eau chaude immédiatement après avoir touché à l'herbe à puce, ou au retour d'une promenade où l'on suspecte l'avoir rencontrée, suffira souvent à prévenir l'inflammation de la peau. Toute les parties du corps qui ont été exposées doivent être bien lavées. On laissera même sécher le savonnage sur la peau. Si ce traitement ne suffit pas, un bain dans l'eau salée, l'eau de mer de préférence, soulagera l'irritation. Une autre bonne application consiste dans une solution d'acide borique — une cuillerée à thé dissoute dans un verre d'eau chaude — Appliquez froid. Une pâte légère au bi-carbonate de soude agit bien aussi.

Tous les jours ou tous les deux jours, on baigne les parties atteintes dans l'eau chaude asséchant sans frictionner, puis on reprend le traitement à l'acide borique.

VACCINATION ANTI-TYPHOÏDIQUE

L'expérience prouve qu'un grand nombre de cas de fièvre typhoïde se contractent durant les vacances d'été. Il est donc sage de se garder contre cette infection par la vaccination anti-typhoïdique. C'est une pratique très simple et qui a fait amplement ses preuves. Trois doses sont injectées sous la peau du bras, à une semaine d'intervalle chacune. Après chaque dose, il peut se produire une petite enflure du bras, à l'endroit de la piqûre, et quelque sensibilité. Il y a quelquefois un léger mal de tête qui dure vingt-quatre heures. Cette vaccination protège contre la fièvre typhoïde pendant un an et souvent jusqu'à quatre ans et davantage.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de *l'Apôtre* donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rébus fera maintenant partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publirons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées à M. le Directeur de *l'Apôtre*, 103, rue Ste-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DE JUILLET

DEVINETTES

1. — L'Algérie est pleine de lumière parce que c'est dans ce pays que se trouve la ville de Bougie.

2. — Les plaisanteries qui devraient donner la soif sont les fines plaisanteries parce qu'elles sont pleines de sel.

ENIGME

La clef.

HOMONYME

Vair, vers, vert, vers, verre, ver.

REBUS NO 6

Il faut critiquer avec goût et censurer avec modération.

Mot à mot : Ile — faux critique É avec goût — haie — sangsues — ré — AVEC mot — des rats — scie — ON.

Personne n'a trouvé toutes les solutions justes.

CONCOURS NO 12

DEVINETTES

1. — Quelles sont les lettres les plus vieilles de l'Alphabet ?
2. — Qui respire et ne vit pas ?

MÉTAGRAMME

J'habite avec la souffrance,
Mais si tu changes mon cœur
Je deviendrai jouissance
Et je suivrai le bonheur

MOT DÉCROISSANT

Aux bêtes, aux fruits, à l'homme. Ce que n'aime pas Sec. Article. Voyelle.

REBUS NO 7





D'après le mandat d'arrestation, un homme dans la cinquantaine, chauve, à moustache, louchant, jambes en X, est supposé caché ici. Où est-il ?



Voyez-vous cet insolent qui me dévisage avec sa lorgnette ?

Boîte aux lettres

THÉRÈSE. — Vous avez bien raison d'aimer la vie, même lorsqu'elle se fait un peu méchante ; ne soyons pas de ceux qui se plaignent de ce que Dieu a mis des épines aux roses, ne devrions-nous pas le remercier d'avoir semé des roses sur les buissons épineux ?

La plupart de nos poètes modernes se montrent très libres envers les règles classiques de la rime, ont-ils tort ou exagèrent-ils seulement ? Je laisse à des plumes plus expertes le soin de répondre à cette question d'actualité.

FILEUSE. — Quand on reçoit un cadeau il faut éviter de parler des autres cadeaux " plus beaux " que l'on a pu recevoir. La comparaison ne fait jamais plaisir.

Une femme termine ordinairement ses lettres par la formule suivante : " Agréez l'expression de mes meilleurs sentiments, " On n'emploie pas de papier de deuil pour écrire des félicitations, on doit employer pour cette occasion du papier non bordé de noir, même si l'on est en deuil.

MATHILDE. — Nous sommes toutes désireuses de servir les vrais intérêts de notre patrie, surtout dans le moment difficile que nous traversons. Elle a besoin de vaillantes et de femmes fortes, soyons de celles-là. Notre tâche sociale est fort belle et nous en comprenons la grandeur. Je trouve préférable que les jeunes filles restent chez elles, au foyer familial, à donner l'exemple du travail sérieux, de la vie utile, je les admire dans leur intérieur, où leur influence peut être si grande, si utile et si forte tout en n'employant que la persuasion et la douceur.

SAGESSE. — Les feuilles poussent, dit *la Croix*, les revues aussi ; sachons ne garder de celles-ci que ce qui mérite vraiment d'être lu ; n'allons pas encourager cette floraison souvent renouvelée de couvertures bleus, jaunes, rouges, qui s'épanouit à la devanture de nos kiosques. Il en est peu qui soient réellement dignes de l'attention d'un esprit sérieux.

Vous êtes bien gentille de me dire de si jolies choses de *l'Apôtre*, certes notre revue mérite des encouragements puisqu'elle conduit au Bien par le Beau. Je serai heureuse de vous relire.

PAULINE. — Dickmans était un peintre belge, il est mort en 1888.

PAYSANNE. — Je vous reviens puisque sur le dernier courrier, je ne vous ai dit que quelques mots. Les pensées de " chez nous " sont toujours les bienvenues ici, et je regrette souvent qu'elles ne soient pas en plus grand nombre. Jouissez bien de votre bonheur, c'est si rare quelqu'un de parfaitement heureux ; les cœurs brisés par la vie ou l'épreuve ont droit à toutes les sollicitudes, et s'il s'en rencontre sur votre route, soyez bonne pour eux, vous en serez doublement heureuse.

A bientôt, n'est-ce pas, gentille Paysanne ? Je vous compte parmi nos fidèles lectrices, Ai-je tort ?

PAULE D'AIRVAULT.

La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans

— *Sobieski et la mission de la Pologne*, du baron Keroy de Voikærsbeke (Desclée : 2 fr.) — Si étrange que soit cette épopée, elle est vraie dans tous ses détails, et les héros en qui s'incarne, à cette époque, le génie de la Pologne appartient à l'histoire. Que de poésie cependant dans cette existence ! Quelle superbe décor l'encadre ! Que de témérités généreuses ! Que de grands coups d'épée ! Nos chansons de geste ne prêtent à personne plus de magnanimité unie à plus de bravoure et de sagesse. Durant trente ans de guerre, Sobieski fut le rempart de la chrétienté ; c'était la mission, la raison d'être de sa patrie. L'auteur est digne de célébrer un tel héros : " il a — dit le *Bien Public* — un cœur de soldat, une foi de croisé, les sincérités et les soudainetés d'une plume enthousiaste, et l'ardent désir d'allumer dans les âmes la folie de l'épée pour la mettre au service de la liberté chrétienne ”.

— *Lisez-moi ça !* de Pierre l'Ermite (Bonne Presse : 2 fr.) — Les pages de ce livre — un recueil de cinquante histoires, illustrées avec humour, pétillantes d'esprit français, et offrant toutes et chacune, sous cette forme attrayante, une haute leçon religieuse et morale — sont comme les feuillets d'un album à croquis très rapides, où l'auteur, curieux et parisien, a crayonné dans des scènes vécues quelques types de nos sociétés modernes dans leurs rapports avec l'Eglise. Beaucoup passent sous les yeux émerveillés du lecteur, depuis le gros franc-maçon enrichi par la clientèle catholique, jusqu'à la jeune communiant, jusqu'au pauvre petit enfant priant le soir pour le père, sur les briques froides d'un logement ouvrier. Ces photographies littéraires ne sont pas l'œuvre d'un dilettante qui analyse pour le plaisir d'analyser, mais d'un prêtre.

— *Quand l'été s'annonce*, roman de Gustave Hue (Bonne Presse : 2 fr.). — " Ce livre — dit la *Croix* — n'est pas seulement un récit romanesque que toutes les mères seront heureuses de pouvoir mettre entre les mains de leurs filles, à une époque où presque personne n'écrit plus pour les jeunes filles, c'est aussi un livre qui comporte un enseignement moral. En

même temps qu'il conte la touchante idylle de François de Barville et de Jacqueline de Pontguinan, " l'auteur décrit l'éternelle et multiple beauté de la campagne avec assez de vraie émotion pour donner à celles de ses lectrices qui ont le bonheur de détenir une parcelle de la terre de France le goût de vivre chez elles, aux champs, loin du tumulte de nos villes. " " Quand l'été s'annonce... mais c'est le printemps, ajoute *Romans-Revue*. Cela veut dire l'espoir. Ce livre est beau d'espérance, il la chante sur tous les tons. Et la jeunesse qui espère en sera ravie. "

LA MARGUERITE

C'est au commencement de ce siècle que la marguerite a fait son apparition au Canada.

On lit à ce propos dans la *Gazette de Québec* du premier juillet 1813 :

" Les prairies dans les environs de cette ville ont maintenant une apparence des plus belles quoique triste pour ceux qui en connaissent la cause.

" La plante appelée Marguerite qui est maintenant en fleur a banni presque toutes les bonnes herbes des prairies. Toutes les tentatives pour la détruire et l'empêcher de se répandre ont été inutiles. Les labours et la culture la plus soignée ont été suivis d'une récolte de cette plante plus abondante qu'auparavant. Les amis de l'agriculture et de la prospérité générale rendraient un service important au voisinage de cette ville en indiquant quelque moyen efficace et généralement praticable de détruire cette plante pernicieuse et de l'empêcher de croître à l'avenir ”.

UNE BONNE COQUILLE

Lu dans un journal.

" MM. les actionnaires sont priés de se présenter au *piège* de la Société pour l'assemblée annuelle.



A DIRE

Le fruitage

Maison, te souviens-tu de ces heures joyeuses,
Où, quand tout était mûr dans le ravin,
Sous la clarté des aubes radieuses,
Quand la brise était chaude et forte comme un
[vin,

Les filles s'en allaient au fruitage,
En corsage d'indienne et jupon de coutil.
Elles faisaient le tour du bois nommé portage,
Et gagnaient la savane auprès de l'abatis.

La chaudière où le fruit s'entasse
Dansait entre leurs doigts,
Et le bruit des seaux et des tasses
Sonnait clair dans le fond des bois...

Elles étaient rustiquement vêtues,
Un grand chapeau trônait sur leurs cheveux
[châtains,

Et leurs formes semblaient des formes de statues
Vivantes sous l'éclat des firmaments lointains...

Elles chantaient, riaient, parlaient, riaient
[encore...

Et cela remuait les esprits des buissons...
La nature écoutait, parmi l'écho sonore.
Monter leurs rires frais et vibrer leurs chan-
[sons.....

Oh ! qui dira comme elles étaient belles
Ces femmes d'autrefois
Ces femmes sans rubans, ni satin, ni dentelle.
Oh ! qui dira comme elles étaient belles
Quand elles s'en allaient au bois !...

Lorsque leur chaudière était pleine,
Les gobelets et les tasses aussi,
Elles quittaient la savane et la plaine,
Et revenaient par le chemin de raccourci...

Elles redescendaient, joyeuses caravanes,
Foulant, d'un pied léger, les herbes du gazon ;
Leurs mains laissaient tomber les parfums des
[savanes,
Et l'odeur des fruits mûrs inondait la maison

II

Mais en vain les tiges plus drues
Offrent d'autres éclosions ;
Vous êtes disparues
Antiques visions !

Comme autrefois les fraises mûres
Rougissent le bord des buissons,
Les champs ont les mêmes murmures,
Et les bois les mêmes frissons...

Les chemins ont les mêmes roses,
Les jours ont les mêmes parfums ;
Mais vous ne voyez pas ces choses
Puisque vous êtes des défunts...

Par la mort vous fûtes atteintes,
Vous sommeillez dans la nuit du trépas.
Vos yeux se sont fermés, vos voix se sont
[éteintes,
Et les sentiers n'ont plus la trace de vos pas...

Chaque soir, les troupeaux descendent les
[ravines.

Les couchants empourprés dorent les alentours :
Nul œil humain ne peut voir vos formes divines
Se dessiner, au fond des prés aux verts
[contours...

Le jour n'éclaire pas votre beauté rustique,
La douceur de vos fronts, la grâce de vos corps ;
Nous ne nous verrons plus, paysannes antiques,
Dans notre falbaba et votre justaucorps...

Mais nous connaissons vos notes cristallines
Et vos pas dans les bruits que la nuit fait
[pleuvoir ;
Votre grâce demeure au versant des collines,
Et vos charmes épars flottent dans l'air du soir

Et vous rénez aussi, belles et jeunes femmes,
Dans la vieille demeure au tranquille horizon,
Car l'âme du foyer rit encor de vos âmes,
Et votre souvenir plane dans la maison !

BLANCHE LAMONTAGNE.

TABLE DES MATIÈRES

— 0 —

SEPTEMBRE 1919

TEXTE

L'Apôtre, LA DIRECTION, 1 — Le Pape et la Conférence de la paix, 1 — La grève, Abbé CH. GRIMAUD, 3 — Défiéz-vous des liqueurs alcooliques, 5 — Comment riez-vous ?, 5 — Les visites royales à Québec, 7 — Les legs de Messes en Angleterre, Abbé ANTONIO HUÔT, 7 — Les trois étapes de Jacques l'aveugle, ERNEST LEGOUVÉ, 9 — Démonstration géométrique, 12 — Souhait ingénieux, 12 — Panorama divin des deux guerres, LOUIS COLIN, 14 — Les grandes figures de la guerre : le Maréchal Joffre, R. P. ALEXIS, *cap.*, 16 — Instrument de musique, 19 — L'esprit du Curé d'Ars, 19 — L'amour maternel chez la poule, ERNEST MENAULT, 21 — L'utilisation de la tourbe, H. CHERPIN, 22 — Comment on peut donner de la vie aux membres artificiels, C. B. (*la Croix de Paris*), 25 — Faut-il peindre ou métalliser les radiateurs, 26 — La lutte contre les mouches, 27 — Qui fera le ménage ? 28 — Attention ! Attention, 28 — Pour s'amuser, 30 — Boîte aux lettres, 30 — De retour des vacances, (*Bulletin paroissial de Limoilou*), 31 — A la cueillette des fleurs, ADDA, 32 — L'oie de mon grand-père, JEHAN DES HOUX, 33 — En villégiature, 34 — La liberté de l'enseignement, 35 — La bonne cuisine, 35 — A dire L'enfant à son ange (*poésie*), 36 — Sa Majesté bébé (*poésie*) 37 — Allez à Lui (*poésie*), 37 — Le tic-tac, 37 — Si j'étais femme, UN HOMME, 38 — Un bon cocher, 38 — Si j'étais homme, UNE FEMME, 39 — Sainte Anne, 39.

ILLUSTRATIONS

Sa Sainteté Benoît XV, 2 — Le prince de Galles, 6 — S. E. le cardinal Bégin, 13 — Le maréchal Joffre, 16 — Un brin de causette (*Tableau de M. O. LEJEUNE*), 20 — Monsieur le Curé, 29.

OCTOBRE 1919

TEXTE

La mère d'un prêtre (*Revue catholique de Troyes*), 41 — Il y a un Dieu, 43 — Le soleil et le télégraphe sans fil, 44 — Dévoilement de la statue de Cartier, 45 — Discours de l'honorable T. Chapais, 45 — Coquilles, 52 — La grande guerre et ses grandes figures : le maréchal Foch, R. P. ALEXIS, *cap.*, 53 — Un coup de la bonne Vierge, UN SOLDAT, Gaspilletout, (*B. P. de Notre-Dame-du-Chemin*), 61 — Éphéméride canadiennes : septembre 1919, 62 — Traitement de la myopie, H. CHERPIN, 65 — L'aluminium dans l'électricité, H. C., 66 — Le socialisme ; ses principes irrégieux (*l'Action Catholique*), 68 — Patron et ouvrier, FRANC (*la Croix*), 70 — L'art culinaire : confiture et conserves, 71 — La bonne cuisine : Le nettoyage des cuivres, 72 — Pour s'amuser, 74 — Boîte aux lettres, 74 — Rester

chez soit, PAULE d'AIRVAULT, 75 — Jésus et l'enfant de chœur (musique), 76 — A dire : L'amitié (poésie), V. DE LAPRADE, 78 — L'heure des vaches (poésie), BLANCHE LAMONTAGNE, 78 — Commandements de la ménagère, 79 — Un événement littéraire, 80.

ILLUSTRATIONS

Sa Grandeur Mgr Paul-Eugène Roy, 42 — Statue de Cartier, 46 — Le Maréchal Foch, 55 — Barque de pêche fuyant un grain (*Tableau de M. DE BROUDELLES*), 73.

NOVEMBRE 1919

TEXTE

L'éducation chrétienne dans la famille (*Hostia*), 81 — Le paysan et l'avocat, EMILE SOUVESTRE, 82 — S. Em. le cardinal Mercier à Québec, ADJUTOR RIVARD, 85 — Un trait d'Alphonse Karr, 85 — Marie Huertin, LOUIS ARNAULD (*Ames en prison*), 86 — L'Autorité à l'école, 92 — La grande guerre et ses grandes figures : le maréchal Pétain, R. P. Alexis, *cap.*, 93 — Mademoiselle Perpétue, ADOLPHE ADERER (*la Semaine Littéraire*), 97 — Souvenir d'instituteur, 101 — Foch en vacances, 103 — Éphémérides canadiennes : octobre 1919, 105 — La diphtérie, Dr H. PALARDY, 109 — Le socialisme : ses principes antisociaux (*l'Action Catholique*), 112 — L'art culinaire : Bouillon, Consommé pour soupe, Soupe aux huîtres, 114 — Au Coin du feu, 116 — Etre de son temps, PAULE d'AIRVAULT, 117 — Quand les chapelets perdent-ils leurs indulgences ?, 118 — Les derniers jours des "travaux", ADDA, 118 — A dire : Les cinq brigands de Charles Nodier (poésie), P.-V. DELAPORTE, 120.

ILLUSTRATIONS

S. Em. le cardinal Mercier, 84 — Le vieux chat et les rats (*Tableau de Mlle LÉONTINE MALBET*), 100 — M. E.-W. Beatty, président du C.P.R., 105 — M. Ernest Lapointe, 106 — Mgr C.-H. Gauthier, archevêque d'Ottawa, 107 — L'hon. W. Hearst, 107 — Sir Henry Drayton, 107 — L'hon. W.-L. Mackenzie-King, 107 — M. E.-C. Drury, 108 — La veuve du marin (*Tableau de RENOUF*), 115.

DÉCEMBRE 1919

TEXTE

Deux sous le bouquet, MARC DEBROL, 121 — Un soir de Noël, ERNEST DAUDET, 123 — Une évasion sensationnelle, Lieutenant MARCHAL, 125 — Histoire d'une petite hostie, L. LOT (*B. P. de l'Imm.-Conc.*), 133 — La grande guerre et ses grandes figures : le général Gallieni, R. P. ALEXIS, *cap.*, 135 — Éphémérides canadiennes ; novem-

bre 1919, 141 — Une houillère, 146 — La fabrication des filaments de tungsten, 147 — Le b. a. ba d'une question (*l'Action Catholique*), 149 — Droits et devoirs de l'employé et du patron, 151 — Recettes, 153 — Essayez, n'épousez pas !, 153 — Les robes de bébés, 154 — Au coin du feu, 155 — Petit frère, 156 — Pour un point Martin perdit son âne, 159 — A dire: Le ruisseau (poésie), LOUIS CHOLLET, 160.

ILLUSTRATIONS

L'adoration des bergers, 126 — Le général Gallieni, 135 — Sir J. Jellicoe, amiral de la flotte anglaise, 142 — M. Richard Squires, premier ministre de Terre-Neuve, 143 — L'Université Laval de Montréal, 144 — M. C.-F. Gray, réélu maire de Winnipeg, 145 — L'honorable M. Thomas Chapais, 145 — M. L.-H. Clarke, nouveau lieutenant-gouverneur de l'Ontario, 145 — Envahissement de domicile, 152.

JANVIER 1920

TEXTE

Le Pape condamne les modes inconvenantes, A.-H. (*Semaine rel. de Québec*), 161 — S. G. Mgr Joseph-Romuald Léonard, 163 — La goutte de sang (*le Petit Messager du S. Sacrement*), 165 — Du théâtre à l'Évangile, JOSEPH ODE-LIN (*le Noël*), 166 — Qui a peur, MARTINET (*La Réponse*), 171 — La grande guerre et ses grandes figures : le général Pau, R. P. ALEXIS, *cap.*, 173 — Éphémérides canadiennes : décembre 1919, 177 — Isolants électriques, 182 — Disparition du bison d'Europe, 183 — Le village japonais Fr. URBAIN-MARIE, *O.F.M.*, 184 — " Mon fils est préfet, Madame ", ÉMILE GEBHART, 185 — L'exception n'est pas la règle (*l'Action Catholique*), 186 — Contre l'attrait des villes, ROSA, 187 — Un roi populaire, MARTHA, 188 — Quinze livres bon poids, 189 — Les deux Petain, 189 — La bonne cuisine, 191 — Recettes diverses, 191 — Le marchand de bonheurs (*L'Étincelle du S. C. de Jésus*), 192 — Au coin du feu, 194 — Les Agnus Dei, DOM ROZIER, 195 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans (*le Noël*), 196 — Association de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur, 197 — Le mort vivant, E.-L. CH, 198 — A dire : Essai, JEAN DES ARDOINS, 200.

ILLUSTRATIONS

S. G. Mgr Joseph-Romuald Léonard, 163 — Victime innocente (Tableau de M. THOMAS SEYMOUR), 173 — Le général Pau, 173 — La barque allemande "Paul", 177 — Sir Robert Borden, 178 — Le col E.-G. Prior, 179 — L'hon. Athanase David, 179 — L'hon. sénateur Landry, 180 — L'hon. sénateur Dandurand, 181 — L'hon. Dr H.-S. Béland, 181 — Sir H. Ames, 181 — L'huile de ricin, (Tableau de M. JEAN GEOFFROY), 190.

FÉVRIER 1920

TEXTE

Le malheur des hommes, H. DE VIMES (*La Maison*), 200 — Pauvre martyr, Abbé CHARLES GRIMAUD, 203 — Nécessité de la religion, Abbé E. DUPLESSY, 204 — Les

Francs-Juges, G. et M. ROUSSEAU (*le Noël*), 207 — La grande guerre et ses grandes figures : le général Maunoury, R. P. ALEXIS, *cap.*, 213 — Une exécution capitale, F. N., *m.s.c.* 216 — Éphémérides canadiennes : janvier 1920, 219 — Arlequin, 225 — En descendant l'échelle des températures, B. LATOUR, 226 — Un signe certain de la mort, 228 — Nécessité d'une bonne lumière, 229 — Les syndicats voulus par l'Église, (*l'Action Catholique*), 230 — Devoirs des patrons, 232 — Le petit verre (*le Pèlerin*), 232 — La bonne cuisine, 234 — Conseils pratiques, 234 — L'oeil de l'enfant, Dr, T., 235 — Faut-il porter de la flanelle, 236 — 236 — Au coin du feu, 237 — Le défricheur, ADDA, 238 — Mon grand-père, LILAS BLANC, 239 — A dire : Les berceaux, JEAN MEUDROT, 240 ; Quand je serai grande, Mme DESBORDES-VALMORE, 240.

ILLUSTRATIONS

Inquiétude (Tableau de M. LÉON OLIVIER), 212 — Le général Maunoury, 213 — Sir Lomer Gouin, 219 — L'hon. G.-H. Murray, 219 — Sir Georges Foster, 220 — M. Lorne-C. Webster, 221 — S. G. Mgr Barry, 222 — M. Thos Bradshaw, 222 — M. G.-C. Boville, 222 — M. F.-S. Scott, 223 — M. Joseph Daoust, 223 — Le R. P. Etienne Gauvreau, 224 — L'hon Hugh Guthrie, 224 — L'hon. W. F.-A. Turgeon, 225 — La fin de la journée (Tableau de M. D'ENTRAYGUES), 233

MARS 1920

TEXTE

Le jour de Dieu, B.-C. P. (*les Nouvelles Religieuses*), 241 — Oa conversion de Marius (conte marseillais), JOSÉ DE LA PALUD, 242 — La religion est nécessaire à l'homme, Abbé E. DUPLESSY, 245 — Albani, Abbé OLIVIER MAURAU, *p.s.s.*, 248 — La grande guerre et ses grandes figures : le général de Castelnau, R. P. ALEXIS, *cap.*, 255 — Bonjour bon Dieu, R., 260 — Éphémérides canadiennes : février 1920, 261 — La galvanoplastie, SCIENTIA, 266 — Le traitement régénérateur des piles électriques usagées, 267 — Les syndicats catholiques et les évêques (*l'Action Catholique*), 268 — Une aumône de Victor Hugo, 269 — Achetons la terre, JULES LEMAITRE, 270 — L'art de bien manger est difficile, G. G., 272 — Hygiène de la ferme, J.-I. PAGEAU, *m.d.*, 274 — Au coin du feu, 276 — La maison et le chat, JEAN NESMY, 277 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans (*le Noël*), 279 — A dire : La première charrue que fit Jésus, P.-V. DELAPORTE, 280 ; Quand les lampes sont allumées, BLANCHE LAMONTAGNE, 280.

ILLUSTRATIONS

Maison où est née Albani, à Chambly, 248 — Portrait d'Albani, 252 — Le général de Castelnau, 254 — Sir James Grant, 261 — L'hon. Charles Langelier, 262 — Lord Byng de Vimy, 263 — M. Joseph Samson, 263 — M. P.-G. Roy, 264 — Sa Grandeur Mgr Léonard, 265 — Une leçon de stratégie : Attaque du bataillon carré (Tableau de M. PAUL LEGRAND), 271.

AVRIL 1920

TEXTE

Education familiale : pour les parents, JACQUES HERBÉ (*la Maison*), 281 — Le cordonnier de Burgos, Mme JULIE LAVERGNE, 283 — La basilique de l' " Ecce Homo ", J.-T. N., 285 — Albani (suite), M. l'abbé OL. MAURAUULT, *p.s.s.*, 289 — Un type d'autrefois, JEAN-ÉTIENNE (*la Bonne-Nouvelle*), 293 — La peur (poésie), PAUL DEROUÏÈDE, 295 — Nécessité de la religion, Abbé E. DUPLESSY, 295 — La grande guerre et ses grandes figures : le général Maud'huy, R. P. ALEXIS, *cap.*, 298 — Zénobie est triste, PIERRE L'ERMITE, 301 — Ils se trompaient tous les deux, 303 — Les pères (poésie), AMÉDÉE PROUVOST, 303 — Éphémérides canadiennes : février 1920, 304 — L'oiseau blanc, FIRMIN LÉTOURNEAU, 307 — La maladie du sommeil, G. B. (*la Croix*), 309 — Pour remplacer le platine, 311 — Le socialisme, L. CRISTIANI, 312 — L'enfant bègue, 313 — La bonne cuisine, 315 — Au coin du feu, 316 — La grande sœur, D. DURAND (*Jeunes Filles*), 317 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans (*le Noël*), 319 — A dire : Le printemps (poésie), EUGÈNE MANUEL, 320.

ILLUSTRATIONS

La basilique de l'Ecce Homo, 286 — Sainte Véronique montre la sainte Face à la sainte Vierge, 288 — Le général de Maud'huy, 298 — Sir Louis Davies, 305 — Le R. P. Dandurand, O.M.I., 306 — M. Victor Chateauvert, 307 — L'inondation de St-Georges de Beauce, 308 — Un accès de rage, 314.

MAI 1920

TEXTE

Sources empoisonnées, PAUL-HENRI, 321 — Fais ce que tu veux, mais !... JACQUES HERBÉ (*la Maison*), 322 — Le rossignol (poésie), LAMARTINE, 323 — La carrière de Jeanne d'Arc, ARMAND CHOSSEGROS, S.J. (*le Messager Canadien du S. C.*), 324 — A dire : A sainte Jeanne d'Arc (poésie), LOUIS MERCIER, 328 — La cérémonie de la canonisation, 329 — La maison de Jeanne d'Arc, RENÉ BAZIN, 330 — La voleuse et le remplaçant, PIERRE L'ERMITE, 332 — Le IIIe centenaire de la naissance de la vénérable Marguerite Bourgeoys, 335 — Nécessité de la religion, E. DUPLESSY, *ptre* (*le Noël*), 339 — La grande guerre et ses grandes figures : le général d'Urbal, R. P. ALEXIS, *cap.*, 343 — Éphémérides canadiennes : avril 1920, 346 — L'insomnie : ses remèdes, 350 — Le Pape et l'action sociale, 353 — L'abeille d'or, PIERRE L'ERMITE, 354 — Aux jeunes gens (poésie), HENRI CHANTEVOINE, 354 — Comment cuire les légumes, 355 — Pour s'amuser, 356 — Boîte aux lettres, PAULE D'AIRVAULT, 357 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans, 358 — Parents respectez l'âme de vos enfants, JACQUES (*le Bon Grain*), 359 — A dire : Prière de l'enfant à son reveil, LAMARTINE, 360.

ILLUSTRATIONS

Sainte Jeanne d'Arc, 325 — Maison de Jeanne d'Arc à Domremy, 331 — La vénérable Marguerite Bourgeoys, 336 — La Maison-mère de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, 338 — Tombeau de la vénérable Mère Bourgeoys, 339 — Le général d'Urbal, 343 — M. Benjamin Sulte, 347 — M. le Chanoine J.-O. Brousseau, 348 — Le couvent de St-Roch de Québec, 349 — Le chantre de la basse-cour, 352.

JUIN 1920

TEXTE

Sainte Jeanne d'Arc, P. DUCHAUSOIS, O.M.I., 361 — Je n'y suis pas, JACQUES HERBÉ (*la Maison*), 363 — Une nouvelle Bienheureuse ; Anna-Maria Taïgi, 365 — L'offrande au Sacré-Cœur (*l'Ange-Gardien*), 367 — L'enfant et le jardinier, (poésie), VITALIS, 370 — Souvenir d'un coup de hache, R. P. LACASSE, O.M.I., 372 — Le billet de loterie, 374 — Nécessité de la Religion, Abbé E. DUPLESSY (*le Noël*), 375 — La grande guerre et ses grandes figures : le général Maistre, R. P. ALEXIS, *cap.*, 378 — Le nom béni (poésie), ADRIEN LINDEN, 381 — Éphémérides canadiennes : mai 1920, 382 — Un aimant en plomb, G. LATOUR, 386 — La potasse d'Alsace, 387 — la gomme à mâcher, H. CHERPIN, 388 — Le sursalaire familial, CYR, (*la Croix*), 390 — Le Socialisme, L. CHRISTIANI, 391 — Les chambres à coucher, Marie Rollet, 395 — La fatigue nerveuse, A. ACLOQUE, 396 — Pour s'amuser, 398 — Pour vous petits enfants, 399 — A dire ; Messe et vocation (poésie) (*Semaine religieuse de Lyon*), 400 ; Le calimaçon (poésie) ARNAULT, 400.

ILLUSTRATIONS

Portrait authentique de sainte Jeanne d'Arc, 362 — La bienheureuse Anna-Maria Taïgi, 366 — Bredouille (sous les feuilles de choux) Tableau de M. EUGENE GRARDET, 371 — Le général Maistre, 378 — Sir Louis-A. Jetté, 382 — S. Ex. le duc de Devonshire débarquant à Québec 383 — M. l'abbé Alphonse Têtu, 384 — Vue extérieure du nouvel édifice du Parlement du Manitoba, à Winnipeg, 385 — M. l'abbé G. Giroux, 385 — L'épave (Tableau de M. MARONIEZ), 394.

JUILLET 1920

TEXTE

Pour l'honneur de la femme, V. G., 401 — Quinze nouvelles Bienheureuses, 403 — S. G. Mgr P.-E. Roy, coadjuteur de Québec, 406 — Le couteau, MAX COLOMBAN, 409 — La pomme de terre au Canada, J.-E. R., 413 — L'anéantissement des méchants, E. DUPLESSY, *ptre*, 414 — La puce, JEAN-LOUIS (*l'Alma-Mater*), 415 — La grande guerre et ses grandes figures : le général Fayolle, R. P. ALEXIS, *cap.*, 417 — La petite " Sténo ", PIERRE L'ERMITE, 423 — Les gants à l'église, 424 — Éphémérides canadiennes : juin 1920, 425 — Quelques données sur le

Canal de Panama, H. C. 430 — Le Pic Minule du nord, 431 — La semaine sociale, JULES DORION, 432 — Fièvres éruptives, Dr. Ferrand, 434 — Wolfe et la langue française, P. G. R., 436 — Pour s'amuser, 437 — Boîte aux lettres, PAULE d'AIRVAULT, 438 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans (*le Noël*), 439 — A dire : Les fraises des bois (poésie), PIERRE DUPONT, 440.

ILLUSTRATIONS

Les Ursulines de Valanciennes, 405 — Le don d'une mère canadienne française à l'Église, 408 — Le sault de la Chaudière, 413 — La faneuse (Tableau de M. JULIEN DUPRÉ), 416 — Le général Fayolle, 417 — M. Henri Bourassa, 425 — Mgr J.-C. Arseneault, 427 — Mgr J.-H. Bouffard, 427 — Mgr David Gosselin, 427 — M. Adjutor Rivard, 427 — Sir Herbert Ames, 428 — L'enfant Jésus et saint Jean-Baptiste (Tableau de MURILLO), 428 — Sir A.-B. Routhier, 429 — La Mère Angélique (Tableau de M. DUBERGER), 433.

AOÛT 1920

TEXTE

Les moutons de Panurge, V. G., 441 — Sachons amuser les enfants, JACQUES HERBÉ, (*la Maison*), 442 — Refuge des pécheurs, 444 — Pédants et mondains, G. d'AZAN-

UJA. 447 — L'Imagier de Notre-Dame, JULES LEMAITRE, 449 — Pour moi, toutes les religions sont bonnes, PAUL d'ERS (*la Semaine d'Averbode*), 452 — La grande guerre et ses grandes figures : le général Humbert, R. P. ALEXIS, cap 453 — Une fête shintoïste au Japon, Fr. URBAIN-MARIE, O.F.M., 457 — Ephémérides canadiennes : juillet 1920, 460 — La vision à travers les corps opaques, A. FARGES, prélat de Sa Sainteté, 466 — La crise sociale telle que décrite par Léon XIII, Mgr EUGÈNE LAPOINTE, 468 — L'hygiène en vacances, Dr HECTOR PALARDY, 471 — Au coin du feu, 473 — Boîte aux lettres, PAULE d'AIRVAULT, 474 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans, 475 — La marguerite, 475 — A dire : Le fruitage, BLANCHE LAMONTAGNE, 476 — Table des matières, 477.

ILLUSTRATIONS

Le vieux collèg^e des Jésuites, 446 — Entre deux larrons, 451 — Le général Humbert, 453 — L'Impératrice Eugénie, 459 — M. Achille Côté, 460 — L'hon. M. Meighen, 460 — L'hon. Alex. Taschereau, 461 — L'hon. Perron, 461 — M. Louis Emond, 462 — M. Arthur Paquet, député, 462 — M. Pierre Beaulé, 462 — Mgr Pascal, 463 — M. l'échevin Mercier, 463 — Destroyer américain passant sous le pont "Hell Gate" à New-York, 464 — Le supplice de Bob (Dessin et composition de M. THADÉE), 465 — Le lac des Sept-Iles, 470.

